

Paul BERTRAND DE LA GRASSIERE

# «et sur terre et sur mer...»

LE CAPITAINE DE VAISSEAU BERTRAND,  
DES BERTRAND DE LA GRASSIERE

Note biographique

rédigée à l'aide de ses carnets

et suivie d'une note sur la famille Bertrand

en Bas-Poitou et en Aunis

Paris Edite  
14, rue Duphot  
Paris 1er  
1965

- 1 -

9 OCTOBRE 1866 - 15 JUIN 1911

NAISSANCE - ENFANCE - ECOLE NAVALE - ASPIRANT DE  
MARINE DE 2<sup>ème</sup> CLASSE - (1866-1886)

Le 9 octobre 1866, à Rochefort-sur-mer, en Aunis, au n° III de la rue Saint-Pierre, devenue depuis rue Chanzy, dans la maison leur appartenant (1), naquit, du mariage de Jules Emile Clément Léon François Bertrand et d'Anne Marie Louise Boudard, un enfant du sexe masculin, qui fut déclaré à la mairie sous les prénoms d'Emile Jules Louis. Les témoins, qui accompagnèrent le père, étaient André Léon Bertrand et Jean Emile Bertrand, l'un bisaïeul et l'autre aïeul du nouveau-né. Ainsi, sur le même acte d'état civil, quatre générations de Bertrand étaient mentionnées. Le plus âgé était né le 10 avril 1791 sous le règne du roi Louis XVI; le plus jeune mourra le 30 décembre 1954 pendant la présidence de M. René Coty, moins de quatre ans avant l'avènement de la 5<sup>ème</sup> république.

L'enfant fut baptisé en l'église Saint-Louis, ayant pour parrain son grand-père paternel et pour marraine sa grand-mère maternelle, Madame Boudard, née Louise Benouet.

Ce bisaïeul, cet aïeul et ce père, penchés sur le berceau, imaginèrent-ils l'existence que mènerait cet héritier de leur nom : Le virent-ils, en rêve, devenir un marin et un soldat, les deux à la fois, et aussi le familier de princes de sang royal, donnant un nouveau lustre à une famille d'origine noble mais tombée dans une certaine obscurité (comme le montrera la note publiée en appendice). Certes, il y avait des traditions, sans même remonter bien loin : l'arrière grand-oncle Pierre Bertrand engagé dans la marine, devenu

(1) Cette maison faisait le coin avec la rue St Charles, devenue rue Audry de Puyravault. M. Bertrand avait acheté les trois maisons qui occupaient cet emplacement, les avait fait démolir et à leur place avait fait construire un bel immeuble à trois étages.

adjudant principal des équipages de la flotte et fait chevalier de la Légion d'honneur le 13 août 1823; le grand-oncle Jules-Alexandre - François César, chirurgien de la marine royale, chirurgien - major de brick le «Bisson» et mort de la fièvre jaune à Fort - de - France en 1839, à l'âge de vingt - cinq ans; et, parmi les cousins, ce capitaine Paul Pelletier (il deviendra lieutenant-colonel), dont on a la photographie en uniforme d'officier des grenadiers de la garde impériale, avec le magnifique bonnet à poil.

L'atmosphère militaire s'affermira pendant la guerre de 1870-1871. M. Jules Bertrand, qu'une grave maladie avait empêché de se présenter à Saint-Cyr, sera sous-lieutenant de la garde nationale mobilisée; le grand-père maternel, M. Baudard, sera capitaine au 8ème régiment de mobiles (avant de devenir capitaine d'infanterie territoriale); l'oncle Etienne de Méric de Sandrail, l'un des témoins de M. Jules Bertrand à son mariage, capitaine au bataillon mobilisé des douanes, sera nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa conduite au siège de Paris et décoré par l'amiral Fleuriot de Langle.

Il y a enfin que Rochefort est un port militaire. Comment s'étonner que le jeune Emile Bertrand, inscrit d'abord à l'institution Sainte-Marie en 1872 puis au collège de Rochefort en 1875 en classe de 8ème, reçu à la fin de la 4ème à l'examen de grammaire à Poitiers (premier sur 24 candidats présentés), fut admis en octobre 1880 à la 2ème année de préparation au concours de l'Ecole navale?

Un an plus tard, il va poursuivre ses études au collège Sainte-Barbe à Paris. Reçu au concours avec le n° 29, il embarque, le 1er octobre 1883, sur le «Borda», à Brest, d'où il sortira, à la fin de l'année scolaire 1884-1885, avec le n° 8.

Nommé aspirant de marine de 2ème classe le 1er octobre 1885, il embarque à Brest sur la frégate-école «l'Iphigénie», commandée par le capitaine de vaisseau Besnard. Croisière intéressante : Lisbonne, Funchal, Dakar, Fort-de-France, les Saintes, Basse-Terre, Pointe-à-Pitre, Praya (aux Açores), et Toulon. Là, en février 1886, un télégramme de l'amiral Aube, ministre de la Marine et ami personnel de la famille Bertrand, l'attendait; sachant

que le père du jeune aspirant était gravement malade, il donnait l'ordre d'envoyer celui-ci en permission, ce qui permit à M. Jules Bertrand de revoir son fils pour la dernière fois. Car, au cours de la deuxième croisière de «l'Iphigénie», qui avait fait la Spezzia, Syracuse, Ancône, Venise, l'annonce de la mort arriva à Fiume; puis le voyage continua : Pola, Trieste, Corfou, Phalère, Malte, La Goulette, Alger, Mers-el-Kébir, Vigo, Quiberon, Lorient et Brest. Au débarquement, l'aspirant Bertrand est classé 7ème de sa promotion et, le 5 octobre 1886, il reçoit l'épaulette d'officier avec le grade d'aspirant de marine de 1ère classe (grade actuel d'enseigne de vaisseau de 2ème classe).

#### ASPIRANT DE MARINE DE 1ère CLASSE

INDO-CHINE (1886-1888)

#### L'EXPEDITION DE LA CAC-BA (4 MARS 1888)

Sur sa demande, l'aspirant de 1ère classe Bertrand est désigné pour l'escadre de l'Extrême-Orient. Ayant pris passage à Toulon, le 20 novembre 1886, sur le transport «Bien-Hoa», il arrive à Saïgon le 2 janvier 1887.

Il embarque le 10 janvier sur le vieux croiseur en bois «La Clocheterie», qui, le 3 février, est chargé de transporter et de débarquer la colonne expéditionnaire organisée contre la citadelle de Phu-Yan, refuge de nombreuses bandes de pirates.

«Les habitants s'enfuient à notre approche, écrit le jeune officier, qui commande l'une des baleinières de débarquement. La pente du rivage étant très peu sensible, nous nous trouvons échoués à une grande distance de terre, et nous voilà tous à l'eau jusqu'à la ceinture, opérant notre débarquement».

Puis, hydrographie de la baie, retour à Saïgon, où l'aspirant Bertrand passe sur «l'Aréthuse», puis, le 28 juillet, sur la canonnière à hélice «Lion», commandée par le lieutenant de vaisseau Fort.

De cette campagne, retenons deux épisodes, qui datent de près de 80 ans et que l'on pourrait situer à une époque bien plus récente.

«Le lundi 15 août (1887), écrit le jeune officier, nous quittons Haïphong pour nous rendre à Paklung. Le ministre de France en Chine, M. Constans, a décidé d'abandonner ce territoire à la Chine. Et tout l'argent qu'on y aura dépensé, tous les hommes qui y seront morts, cela n'aura servi à rien. C'était, de plus, un poste militaire et maritime de première classe... Et nous allons évacuer le fort comme si nous étions les vaincus».

L'aspirant pouvait parler de ce poste, car il le connaissait. Tout récemment, du 1er au 8 août, au cours d'une croisière, il y était descendu chaque jour, rendant visite au lieutenant et au sous-lieutenant qui s'y trouvaient à la tête de la petite garnison, composée d'un peloton de la légion étrangère et d'un peloton de tirailleurs annamites. De ses hauteurs, il avait contemplé les deux baies de mouillage des flottes française et chinoise, et, sur les collines en face, les fortifications chinoises.

Dans l'après-midi du 17, le «Lion» mouilla à Paklung.

«18 août. - A terre, les militaires achèvent la destruction du fort qu'ils vont abandonner, tandis que nos embarcations vont démolir et enlever les balises et bouées de la passe.

«19 août. - Le grand jour de l'évacuation est commencé. A 5 heures du matin, on arme toutes nos embarcations, dont je reçois le commandement, et, remorqués par la vedette, nous nous dirigeons vers la terre. En même temps, de sourdes détonations se font entendre : c'est la dynamite qui fait sauter les murailles du fort. Et, tandis que des tourbillons de flammes et de fumée s'élèvent au-dessus des baraquements, la garnison descend vers le rivage. A ce moment, la pluie, qui depuis le matin nous laissait un peu de répit, se remet à tomber de plus belle. On ne voit pas à 10 mètres. Les troupes embarquent dans nos canots, tirailleurs d'abord, légionnaires ensuite; tout cela se fait sans encombre. Seul le cheval du capitaine des tirailleurs fait quelques difficultés pour embarquer. Les canots font successivement trois voyages du rivage au Lion. Enfin tout est embarqué et, le dernier, je foule du pied le territoire français de Paklung. Paklung est redevenu chinois.

«Tandis que, dans une éclaircie, nous apercevons d'uricôte les Chinois des environs qui se ruent au milieu des ruines fumantes pour tacher de piller quelque chose et que, de l'autre, des nuages de fumée nous apprennent le sort de la citadelle de Trong-Son, nous nous mettons aux postes d'appareillage».

En conséquence de cet abandon, il faut redoubler d'attention dans la lutte contre les pirates, lutte qui se mène avec la collaboration des mandarins locaux.

Et, le 4 mars 1888, c'est l'expédition de la Cac-Ba, baie que l'on sait infestée de pirates. Plusieurs navires sont réunis pour y participer.

«A 6 heures du matin, écrit l'aspirant Bertrand, nous nous mettons en route, le «Pluvier» en tête, «l'Avalanche» ensuite, remorquant la baleinière du «Lion», dans laquelle je suis, enfin «l'Arquebuse», remorquant le grand canot du «Lion» sous le commandement de du Vignaux (1). Il pleut à torrents. Néanmoins, les commandants ont décidé de ne point remettre l'opération.

«Après la Grande Brèche, «l'Avalanche» me largue la remorque, et, pendant une heure, je parcours les chenaux sans trouver le moindre pirate. Il pleut toujours à torrents; un homme, caché dans le fond de la baleinière, abrité par un prélat, approvisionne successivement tous les fusils. J'ai avec moi le pilote Cyriaque et sept hommes : un fusilier, Paggi, trois gabiers, Le Blanc, Bouvier, Picard, trois canonnières, Le Bougeant, Delong et Roustan, tous armés de krapatcheks, Cyriaque et moi de revolvers.

«Au moment où je débouche dans la grande baie au Nord de la Cac-Ba, je vois arriver le canot du «Lion», le canot du «Pluvier» avec Delpeuch, la yole de «l'Arquebuse» et le youyou de «l'Avalanche». Ils m'apprennent que les pirates viennent d'être signalés au fond de la baie. Du reste, nous avons avec nous des Annamites, qui vont nous guider. Nous avançons en ligne de front. Et, d'une jonque mouillée tout au fond de la baie qui maintenant est bien visible, nous voyons un certain nombre d'individus se jeter à l'eau et gagner le rivage.

(1) Le futur amiral Merveilleux du Vignaux, alors enseigne de vaisseau.

«- A 800 mètres, commencez le feu ! commande Delpeuch dans son canot, et son canon-revolver ouvre le feu, bien qu'il soit derrière moi, sans se douter qu'il peut attraper ma baleinière. Instinctivement, nous avons tous baissé la tête. Le canot, qui n'était pas à son poste le reprend bien vite, et les canons-revolvers crachent la mitraille, tandis que nous avançons lentement avec nos avirons. Mais nous voilà échoués ! Impossible d'avancer. En un clin d'oeil, tous les hommes se jettent à l'eau, à l'exception de ceux désignés pour garder les embarcations.

«Nous avons de la vase jusqu'aux genoux et de l'eau jusqu'à la ceinture. Et nous voilà courant le long des rochers. Un petit bois de palétuviers se présente : Delpeuch le tourne, du Vignaux court à la jonque, tandis qu'avec les marins du «Lion» et de «l'Arquebuse», je longe la côte. Au débouché du bois, nous apercevons les pirates qui escaladent la montagne.

«- A 500 mètres, commencez le feu ! commande du Vignaux. Et aussitôt les kropatcheks de chanter. Plusieurs pirates tombent et sont aussitôt relevés par leurs camarades, qui continuent à fuir. A mesure que nous approchons, nous trouvons quantité de petits sampans échoués. Nous les visitons : aucun d'eux ne contient d'instruments de pêche. De l'un d'eux se sauve un Chinois, qui saute sur les rochers et se met à les escalader. Le fusilier Poggi, qui est à côté de moi; l'abat d'un coup de fusil; mais l'homme se relève et, après avoir essuyé plusieurs autres coups de feu, finit par disparaître.

«C'est qu'il nous est presque impossible d'escalader ces rochers, tandis que les indigènes, plus agiles que nous, gagnent à chaque instant du terrain. Il ne pleut plus, mais les rochers sont encore tout glissants : pour monter, les hommes sont obligés de se faire passer leurs armes. Si, à ce moment, les pirates faisaient un retour offensif, pas un de nous n'en échapperait.

«Poggi me rapporte un drapeau annamite, monté sur un bambou et surmonté d'un fer de lance. Le drapeau est de flanelle rouge, de forme triangulaire, avec bordure noire. Au centre, des lettres chinoises sont brodées en noir. Le drapeau a été abandonné dans la fuite. (1)

(1) Le capitaine de vaisseau Coulombeaud, commandant la Marine, demanda quelque temps plus tard à voir ce drapeau et le garda.

«Dans une caverne, nous trouvons des cartouches de revolver, une boîte à graisse de modèle réglementaire, des canards, des poulets, de nombreuses provisions.

«Nous nous apercevons, tout d'un coup, que Delpeuch, sans s'inquiéter de nous, est parti d'un autre côté avec un très petit nombre d'hommes. Il n'aurait pas dû comme cela se séparer de nous. Néanmoins, nous ne pouvons l'abandonner. L'escalade devenant de plus en plus difficile, nous rebroussons chemin et redescendons. En bas, nous trouvons la réserve, composée des marins de l'Avalanche. Ils ont visité les jonques et les sampans et ont trouvé des coupe-coupe, des fusils et des armes de toute espèce.

«Sous la conduite de Cyriaque, qui marche toujours devant, un coupe-coupe à la main, nous prenons un sentier par lequel on a vu Delpeuch disparaître. Voilà de nombreuses traces de sang. Nous les suivons et, non sans difficultés, nous arrivons au haut de la montagne. Là, sur un rocher, nous trouvons un crâne humain, parfaitement conservé. Une belle vallée s'étend devant nous, superbe de végétation, au milieu de laquelle s'élève un grand village. Nous descendons au pas de course, et nous arrivons presque en même temps que Delpeuch et ses hommes. Nous voilà au complet. Formation de combat ! En tirailleurs ! et nous nous approchons du village, prêts à culbuter ceux qui nous opposeraient quelque résistance. Mais tous les habitants se sont enfuis.

«Nos marins, qui fouillent partout, découvrent un certain nombre d'armes et des pavillons multicolores. Nous nous éloignons après avoir mis le feu partout, et nous nous dirigeons vers la seconde enceinte, faite de palissades. A l'assaut ! Mais personne n'est là pour nous recevoir. Un gros chien annamite veut se jeter sur un marin de «l'Avalanche» qui s'était trop avancé; mais d'un coup de fusil, ce dernier s'en débarrasse. A ce moment, la fusillade se fait entendre sur nos derrières. Serions-nous tournés ? Non. Ce ne sont pas des coups de fusil, mais le crépitement des bambous, qui éclatent en brûlant.

«Nous visitons toutes les canias et prenons les armes et les drapeaux. Il est défendu de piller le reste. Une belle pagode s'élève au milieu du village. Elle est remplie de gongs, tam-tams

et mille autres objets du culte de Boudha. Mais nous n'y touchons pas. D'une petite canoa, deux hommes de « l'Avalanche » ramènent un petit enfant qui a été abandonné. Interrogé par l'interprète du « Pluvier », il nous dit que tous les gens du village, aux premiers coups de canon, se sont enfuis dans l'intérieur. Nous ne pouvons traîner ce gamin avec nous; aussi le laissons-nous en liberté.

«Cependant tout le village a été visité. Il faut songer au retour, car il se fait tard; nous n'avons pas déjeuné et nous n'avons pas de vivres. Nous reprenons le même chemin, laissant en arrière un petit nombre d'hommes, sous le commandement d'un second-maître de « l'Avalanche », pour protéger notre marche rétrograde. Une heure après, nous avons traversé la montagne; mais la marée n'a fait que baisser, et nos embarcations sont toujours échouées. Nous embarquons le plus de monde possible dans les sampans, et l'on reprend la route des canots. Une vingtaine d'hommes n'ont pu trouver place. Avec moi, ils prennent la route de terre, en longeant la grève, mais avec de la vase jusqu'aux genoux. Dans les palétuviers nous apercevons un superbe boa, de plus de trois mètres de long. Un timonier de « l'Avalanche », Cazeaux, le tue d'un coup de fusil, et Cyriaque le prend à la remorque jusqu'aux canots, que nous atteignons après trois quarts d'heure d'une marche des plus pénibles. Un peu avant d'y arriver, une yole de « l'Arquebuse », qui s'est déséchouée, vient me chercher, mais c'est inutile : je peux bien supporter le sort de mes hommes.

«Enfin, nous y voilà; on fait l'appel; nous sommes au complet. Et aussitôt, nous faisons route sur les canonnières, qui viennent de mouiller dans la baie. Arrivés à bord de « l'Arquebuse », nous nous mettons à table. Il est 2 heures 30, il est temps, les estomacs commencent à se creuser.

«Fendant ce temps, « l'Avalanche » appareille, se rapproche de terre, bombarde avec ses canons-revolvers et ses canons de 90 les jonques que nous avons laissées, et les incendie. Bientôt arrive la vedette du « Pluvier », qui prend son canot à la remorque et fait route vers la baie d'Along. A 5 heures, les baleinières appareillent. J'ai rejoint « l'Avalanche », où mes hommes dînent. Nous prenons la file derrière « l'Arquebuse ». Tout à coup, cette dernière stoppe; un sampan vient d'être aperçu, sa sauvant à toute vitesse. On lui envoie cinq ou six obus de canon-revolver, et une

embarcation se détache pour aller chercher les hommes qui se sont jetés à l'eau. Mais ce sont de forts nageurs. Ils arrivent à terre avant nos hommes, gravissent les rochers, et ont bientôt disparu.

«Le canot revient, ramenant le sampan, et nous nous remettons en route. Enfin, à 6 heures 30, nous mouillons en baie d'Along».

Et la recherche des pirates continue, avec des rondes de nuit en baleinière, les poursuites et arraisonnements des sampans, la découverte et la confiscation des armes trouvées à leur bord.

Puis, c'est un séjour à Hanoi, au cours duquel l'aspirant Bertrand apprend, le 27 mai, qu'il est nommé chevalier du Dragon de l'Annam. C'est sa première décoration, qui sera suivie, le 25 juin, de la médaille du Tonkin.

Ensuite, séjours à Saïgon et à Haïphong. Mais, après dix huit mois de campagne, l'aspirant Bertrand, souffrant d'accès de fièvre, doit entrer à l'hôpital d'Haïphong le 22 juillet. Le 23 août, il prend passage, comme rapatrié, sur le paquebot affrété « le Cachar ».

Le 29 septembre 1888, il arrive à Toulon. Et, quelques jours plus tard, le 5 octobre 1888, il reçoit, avec le grade d'enseigne de vaisseau, son second galon. Il va avoir vingt deux ans.

#### ENSEIGNE DE VAISSEAU

(5 OCTOBRE 1888 - 25 SEPTEMBRE 1894)

MARIAGE (3/4 FEVRIER 1893)

Après un congé passé à Rochefort, l'enseigne de vaisseau Bertrand est désigné, sur sa demande, comme officier-élève, au bataillon des apprentis fusiliers-marins de Lorient. Arrivé le

Ter janvier 1889, il repart le 30 juin 1889. Pense-t'il que, vingt cinq ans plus tard, la formation d'officier d'infanterie qu'il vient de recevoir sera utilisée efficacement ?

Puis, il reçoit l'ordre de rejoindre Dakar, par le paquebot «Portugal», pour embarquer sur l'avisos à roues «le Goeland». Bordeaux, Lisbonne, le voici à Dakar le 13 août. C'est pour apprendre que son navire rentre en France dans une dizaine de jours. En vain cherche-t'il un permutant pour rester à «la colonie». Il faut repartir. Le voyage de retour n'est pas sans histoire. Le vieil avisos est à bout de souffle : le piston du grand moteur tombe en morceaux, le petit mât de hune soutenant la seule voile se brise, une voie d'eau se déclare. Le transport à hélice «l'Ariège», qui l'accompagne, lui donne, non sans difficultés, la remorque, et c'est à une vitesse réduite, ne dépassant pas parfois 1 noeud 1, que les deux navires atteignent Funchal. Relâche pour réparer, sans succès. Toujours remorqué, le «Goeland» fait escale à Vigo et arrive enfin à Rochefort, où l'on commençait à s'inquiéter.

Le 1er novembre, l'enseigne Bertrand embarque sur le croiseur «Lalande», en achèvement d'armement. Le 7 juin 1890, il est désigné pour les fonctions de sous-aide-major à la majorité générale de Rochefort, aux côtés de l'aide-major, le capitaine de frégate Julien Viaud, déjà célèbre en littérature sous le pseudonyme de Pierre Loti. (1)

Enfin, en septembre 1890, il embarque à Toulon sur le cuirassé «Redoutable», qui rejoint l'armée navale à Malte. Le 1er mai 1891, ce navire est désarmé, et l'enseigne Bertrand rejoint son port d'attache, Rochefort.

(1) L'un et l'autre ignoraient que, par leurs ascendances dans l'île d'Oléron, ils avaient, sinon une parenté, du moins des affinités. L'enseigne Bertrand descendait, par sa grand'mère Benauet, de Marie Compère, épouse de Jean Gaurier. La famille Compère, qui a donné, dans la seconde moitié du XVIIIème siècle, un chirurgien aide-major du port d'Oléron et un major ou bataillon de Saint-Pierre d'Oléron, était alliée à la famille Renaudin (dont était le capitaine de vaisseau, plus tard contre-amiral, Renaudin, le commandant du célèbre «Vengeur»), famille dont descendait le capitaine de frégate Julien Viaud.

C'est à Rochefort que, le 16 octobre 1891, il assiste au mariage de sa soeur Marguerite avec le capitaine Victor Thiéry, de l'artillerie de marine. Il est à cette époque embarqué sur le «Cosmao».

Cet embarquement le fait séjourner à Toulon, et c'est dans cette ville, dans le salon du capitaine de frégate et Madame Campion, amis des deux familles, qu'il rencontre Mademoiselle Fanny Chateauminois. La musique rapproche les jeunes gens : il est bon violoniste; elle est excellente pianiste et joue aussi du violon, et, à cette époque où n'existe ni la radio ni le disque, on fait de la musique de chambre. La musique, et aussi la peinture. Il peint à l'huile ou à l'aquarelle les bâtiments de la flotte, elle décore de fleurs et de papillons des panneaux et des tambourins. Un jour l'enseigne de vaisseau Bertrand offre au capitaine de vaisseau Chateauminois, père de la jeune fille, une petite toile représentant le «Redoutable», cuirassé que commande cet officier supérieur.

Le capitaine de vaisseau Paul Chateauminois est cité comme un officier de grande classe. Dès le début de sa carrière, ses chefs l'avaient noté «type du vrai gentilhomme» (1). On le dit

(1) Note citée dans la notice qu'a consacrée au contre-amiral Chateauminois (1837-1916) M.E. Franceschini, son le «Dictionnaire de biographie française» publié sous la direction de MM. Prévost et Roman d'Amat (Tome VIII, Paris 1959, page 778). Cette notice donne des renseignements sommaires sur sa carrière. Indiquons que l'amiral et Madame Chateauminois eurent, outre Madame Bertrand, une fille aînée et un fils. La fille, Claire, épousa en avril 1893 Louis Bertaud, qui devint capitaine de vaisseau, officier de la Légion d'honneur, et qui était le frère du capitaine de frégate Marius Bertaud et le beau-frère du médecin-général de la marine Albert Galliot. Ayant perdu successivement leurs trois enfants, le commandant et Madame Louis Bertaud adoptèrent une orpheline de guerre, Georgette Leclerc-Bertaud, qui a épousé Jean Franceschi, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, actuellement colonel du génie en retraite, officier de la Légion d'honneur, dont deux fils Louis et Jean, tous deux officiers et mariés. Le fils, Henri Chateauminois, brillant lieutenant de vaisseau, quitta le service actif pour entrer au transit de la Compagnie de Suez. Rappelé à l'activité lors des deux guerres mondiales, il fut promu capitaine de frégate de réserve. Chevalier de la Légion d'honneur (1910).

destiné aux étoiles (il sera, en effet, contre-amiral le 16 novembre 1893). La famille Chateauminois, autrefois Chateminois, est une vieille famille établie à Peyrolles en Provence au moins depuis 1484; elle a donné à ce bourg trois viguiers, dont l'un, devenu juge royal, épousa Gabrielle de Coriolis (2). La famille de Madame Chateauminois, dont le nom de Beghelli s'est transformé récemment en Béquery, est de la Brigade, dans le comté de Nice, où un Jean Beghelli est déjà notable en 1327; après lui, on trouve Jean Beghelli, syndic et procureur en 1373, et Antoine Beghelli, consul et régent du conseil général en 1377 (3). Mais tout cela est bien loin. On parle des parents que l'on a connus: le grand-père Chateauminois, fait chevalier de la Légion d'honneur en 1829 pour sa conduite à la bataille de Navarin, l'arrière-grand-père Cayol, blessé en Espagne pendant les guerres napoléoniennes, l'oncle

(i) (suite), comme son père et son grand père, il fut promu officier (1920), puis commandeur (1940), comme son père. De son mariage avec Mlle Marguerite Martre, fille du lieutenant de vaisseau Jacques Antoine Martre, chevalier de la Légion d'honneur et soeur du chef d'escadron Prosper Martre, mort pour la France pendant la guerre de 1914-1918, sont nés trois filles et trois fils. Les filles sont: Paule, mariée à Jacques Guyon, commissaire principal de la marine; Jeanne (morte en 1933) mariée à Jean Taille, capitaine de corvette; Fanny, mariée à Maurice Ménéteau, docteur en droit, professeur de droit à l'Université catholique d'Angers. Les fils sont: Pierre, diplômé des Sciences Politiques, chef de bureau à la Compagnie de Suez, marié à Christine Vallée; Jacques, ingénieur I. E. G., ingénieur à l'Electricité de France, marié à May Couprie; Noël, licencié en droit, blessé, étant lieutenant de réserve en 1940, marié à Suzanne d'Utruy. Cinq de ces ménages ont donné au commandant et à Madame Chateauminois des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Parmi les petits-enfants, citons, pour leurs attaches maritimes, Fanette Guyon, mariée au lieutenant de vaisseau Christian Amand; Jacques Taille, enseigne de vaisseau; Olivier Chateauminois (fils de Pierre), ingénieur E. D. F., enseigne de vaisseau de réserve, blessé en Algérie et décoré de la croix de la valeur militaire; il a épousé Isabelle Silvestre de Sacy, dont un fils, Antoine Chateauminois, et une fille, Christine. Une autre branche de la famille est représentée par le chanoine François Chateminoy, ancien curé-doyen de la Seyne, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

(2) Elle était cousine issue de germain de Madeleine de Coriolis, qui épousa le grand poète François de Malherbe.

Ernest Béquery, qui a perdu un oeil à la bataille de Marignano en Italie (1859) et a été décoré de la médaille militaire, et on cite aussi le grand-oncle le chanoine Pierre Bertrand, d'une vieille famille provençale de ce nom, archiprêtre de Toulon et chevalier de la Légion d'honneur (1), et l'arrière-grand-oncle Pierre Blacas, administrateur secret du diocèse de Vence pendant la Révolution avec les pouvoirs de grand-vicaire, puis vicaire-général du diocèse de Fréjus.

Les fiançailles sont décidées. Le 20 décembre 1892, l'enseigne Bertrand est passé, en qualité d'officier en second, sur le torpilleur «l'Ouragan».

Le 3 février 1893, le mariage est célébré en la mairie de Toulon. Le lendemain, la bénédiction nuptiale est donnée en l'église Saint-Louis. Les témoins du marié sont le capitaine de vaisseau (plus tard vice-amiral) Mallarmé et le lieutenant de vaisseau Robillard, qui commande «l'Ouragan», pour la mariée, ce sont son oncle maternel, M. Pierre Raques, et le lieutenant de vaisseau en retraite François Rat, cousin germain du capitaine de vaisseau Chateauminois.

Peu après le mariage, l'escadre de la Méditerranée appareille pour une croisière sur les côtes d'Algérie, de Tunisie et du Levant. L'imposant «Redoutable» et le minuscule «Ouragan» sont de la partie, qui n'est pas une partie de plaisir pour ce dernier lorsque se déchaîne le mauvais temps. Du séjour à Bizerte, l'enseigne de vaisseau Bertrand rapporte la rosette d'officier du Nichan-Iftikhar; une escale à Beyrouth lui permet d'aller, avec tout un groupe d'officiers de l'escadre, en pèlerinage à Jérusalem.

(3) (suite). Cette famille est représentée par Maurice Béquery (petit-fils d'Ernest), directeur du journal «Marseille-Matin», chevalier de la Légion d'honneur, et, dans la branche qui a conservé le nom ancien par le capitaine de corvette J.F.P. Beghelli, officier de la légion d'honneur.

(1) Cf: «Notice sur messire P. Bertrand», par l'abbé Vidal (Toulon, 1854).

Le 16 novembre, il embarque, sur la demande du capitaine de vaisseau Nabona, commandant ce navire, sur « la Couronne », vaisseau-école de canonage, stationné aux Salins d'Hyères. C'est d'abord comme officier fusilier, puis comme officier élève canonier.

Il utilise ses moments de loisir à écrire un « Historique de vaisseau la Couronne », que les éditions Berger-Levrault publient en 1894 (72 pages 17 × 11).

Le 25 septembre 1894, il est promu lieutenant de vaisseau.

#### LIEUTENANT DE VAISSEAU

(25 SEPTEMBRE 1894 - 15 JUIN 1911)

DU 24 SEPTEMBRE 1894 AU 25 AVRIL 1898

Le lieutenant de vaisseau Bertrand resta, comme officier élève canonier, sur la « Couronne ». Et il eut la fierté d'annoncer à ses camarades la naissance (16 juillet 1895) de son fils aîné, prénommé Paul comme son parrain et grand-père maternel, le contre-amiral Chateauminois.

Le 1er novembre 1895, recevant son brevet d'officier canonier, il fut adjoint au capitaine de vaisseau chargé des travaux d'achèvement du cuirassé « Jauréguiberry » et pour remplir ensuite les fonctions d'officier canonier. Il en profita pour rédiger un travail sur l'artillerie de ce navire, travail dont le ministre décida, le 3 décembre 1897, l'insertion dans le « Bulletin des travaux des officiers ». En même temps, le ministre chargea le vice-amiral commandant en chef d'adresser à l'auteur ses remerciements.

Le lieutenant de vaisseau Bertrand avait, peu avant, publié dans la « Revue maritime et coloniale » (février 1896) une « Étude sur les contre-torpilleurs anglais (torpedo-boat destroyers) ».

Cette étude, de 36 pages 16 × 24, fut tirée à part et publiée à la librairie militaire Baudouin, à Paris.

Continuant à s'intéresser à l'histoire, il écrit une étude : « Les marins de la garde (1803-1815) », à laquelle il donna pour épigraphe cette phrase de Napoléon : « Ils n'ont pas été moins bons matelots et se sont montrés les meilleurs des soldats. On les a trouvés au besoin matelots, soldats, artilleurs, pontonniers, tout ! » Il ne se doutait pas qu'il contribuerait moins de vingt ans plus tard, à justifier le même éloge des marins combattant à terre de 1914 à 1918. Ce travail, avant d'être tiré à part, parut dans la « Revue maritime et coloniale », et, conformément aux propositions de la commission académique chargée de signaler les meilleurs mémoires parus dans cette revue, le ministre de la marine adressa à son auteur un témoignage de satisfaction.

Ce travail, fut ensuite, traduit en anglais par le « commandant » (capitaine de frégate) H. Garbet et publié dans le « Journal of the Royal United Service Institution ». Le « commandant » Garbet lui écrivit, à ce sujet, le 25 février 1896 :

« C'est avec grand plaisir que je vous envoie aujourd'hui deux numéros du « Journal of the Royal United Service Institution » contenant la traduction de votre brochure sur les marins de la garde, laquelle a été lue par les officiers navals et militaires avec un intérêt considérable. Deux des plus importants « service journals », the « Army New Gazette » et « Broad Arrow » ont attiré l'attention de leurs lecteurs sur votre brochure, en remarquant que les historiens anglais ont jusqu'ici manqué de faire justice au grand rôle qu'ont joué les marins de la garde dans les campagnes de Napoléon 1er.

« Je vous remercie encore mille fois de votre bonté en m'accordant votre permission de faire cette traduction ».

Au moment où il recevait cette lettre, le lieutenant de vaisseau Bertrand apprenait que le ministre de l'Instruction publique lui décernait les palmes d'officier d'académie.

«Les marins de la garde» avaient du succès. M. Paul Gaulot obtint de les publier dans sa «Bibliothèque de Souvenirs et récits militaires», dont cette étude constitua le 59<sup>ème</sup> fascicule (tome V, pages 195 à 224). Elle parut aussi en fascicule séparé, et M. Paul Gaulot présenta l'auteur dans une courte préface, qu'il termina par ces mots : «M. Emile Bertrand sait raconter simplement de grandes choses».

Une autre satisfaction marque cette période : la naissance du second fils Guy (4 août 1897).

Puis, c'est, le 22 avril 1898, le mariage à Rochefort de Mademoiselle Anne Bertrand avec M. Edouard Adam, alors clerc d'avoué en attendant d'être inscrit comme avocat à la cour d'appel de Paris, fils du contrôleur général de la marine (on disait alors inspecteur en chef des services administratifs) Eugène Louis Adam, officier de la Légion d'honneur. Le lieutenant de vaisseau Bertrand était le témoin de sa soeur, ainsi que leur grand oncle M. Alexandre Bertrand. Pour le marié, les témoins étaient M. Bonérandi, inspecteur des services administratifs de la marine, et le chef de bataillon Sayous.

Trois jours plus tard, le lieutenant de vaisseau Bertrand quitta la France. Depuis le 15 février, il était officier en second sur le «Davout»; mais le capitaine de frégate Pichon, nommé au commandement du croiseur «Fabert», le choisit comme second. Le «Fabert» appartenait à la division navale de l'Océan Indien, c'est-à-dire pratiquement Madagascar. C'était une longue séparation, dix huit mois, en vue. Mais il est marin, et Madame Bertrand, fille de marin, sait que les marins sont faits pour naviguer.

CAMPAGNE DE MADAGASCAR 1898 - 1899

OFFICIER EN SECOND DU «FABERT»

L'EXPEDITION D'AMBALAVALO

(28 OCTOBRE - 4 NOVEMBRE 1898)

C'est par le paquebot «Yang-Tsé», des Messageries Maritimes, que le second du «Fabert» va rejoindre son navire. En même temps que lui prennent passage, le 25 avril 1898, le capitaine de frégate Pichon et six autres officiers de son état major. Notons, à l'occasion, que le 6 mai, à Djibouti, le lieutenant de vaisseau Bertrand fut présenté au prince Henri d'Orléans, célèbre par ses explorations.

Le 13 mai, le «Yang-Tsé» arrive à Diégo-Suarez, et, le lendemain, le second du «Fabert» prend possession de son poste.

Nous ne suivrons par ce croiseur au cours de ses déplacements, à la voile ou à la vapeur, parfois sous le seul commandement de l'officier en second. A une époque où le télégraphe ne relie que quelques centres de l'île, les navires de la division navale de l'Océan indien assurent les liaisons nécessaires en même temps qu'ils font respecter le pavillon français sur les rivages de cette nouvelle colonie. Transports de dépêches, de matériels, d'animaux, et aussi de militaires, légionnaires, engagés volontaires des Comores, et même, une fois, de disciplinaires. Sauvetage du matériel du croiseur «Lapérouse», jeté à la côte à Fort-Dauphin. Et tout cela, on le devine, quel que soit le temps.

Mais, de cette campagne, détachons l'opération suivante.

Le 28 octobre 1898, à 5 heures 30 du matin, le lieutenant de vaisseau Bertrand est à bord du «Fabert», quand le commandant Pichon, qui couche à terre, fait demander la baleinière. Une pirogue est venue apporter des rumeurs alarmantes sur ce qui se passe en face, sur «la grande terre». Les nouvelles se précisent. Une bande de 300 individus des Fahavalos, dit-on,

s'est jetée sur un poste, tuant le garde principal Hettori, son sergent et ses miliciens; puis, descendant sur la mer et saccageant tout devant eux, ils ont massacré, à Ambalavalo, le chancelier d'administration Frontin, qui fait fonction d'administrateur, et deux blancs qui étaient avec lui, puis un autre colon.

Dès que possible le «Fabert» appareille. Le 28, à 3 heures du matin, il est dans la baie d'Ankifi. Du mouillage, on aperçoit la terre couverte de fumée; plus de cent kilomètres de brousse, dit-on, brûlent.

Un conseil de guerre est tenu à bord avec l'administrateur de Nossi-Bé, M. Chauvot. Il est décidé qu'un corps de débarquement de 50 hommes du «Fabert», commandé par l'enseigne de vaisseau Bouchard, et 25 miliciens, sous les ordres du garde principal, M. Néroveau, formeront une colonne expéditionnaire ayant à sa tête le lieutenant de vaisseau Bertrand, qui a sollicité ce poste. L'administrateur Chauvot et le docteur Manceau, médecin civil de Nossi-Bé l'accompagneront, ainsi que le «roi» Tsirassao, qui est le chef du village d'Andevahoto et du pays.

La colonne se rassemble au village d'Ankifi, puis s'embarque pour pénétrer dans les arroyos. En tête est la baleinière de la Résidence, avec le lieutenant de vaisseau Bertrand, l'administrateur, le médecin et une demi-escouade de marins; puis, en file de ligne, trois grandes pirogues contenant chacune une escouade de marins, six petites pirogues avec les miliciens, une pirogue chargée de bagages, et, enfin, le canot de la résidence, où sont l'enseigne de vaisseau Bouchard, le garde principal de la Milice et le roi Tsirassao.

Quand l'arroyo devient trop étroit pour les pirogues, les troupes continuent à pied, en formation de colonne de route, leur commandant marchant avec la section de pointe. Au village haut d'Antsampanna, il décide d'y passer la nuit pour attendre les porteurs. Nuit de veille, bien entendu. A 5 heures du matin, il fait sonner le branle-bas; à 7 heures, la colonne se met en marche, augmentée de trois femmes malgaches, dont une «petite princesse», qui était la compagne du chancelier d'administration; elles ont fui devant les Fahavalos, n'ont pas mangé depuis

trois jours et sont heureuses de recevoir quelque nourriture. A 9 heures, en formation de combat, la colonne se présente devant les premières maisons d'Ambalavalo. Un chef, portant un drapeau français, et une dizaine d'hommes s'avancent. C'est tout ce qui reste dans le village.

Mais, une fois le pavillon tricolore hissé sur ce qui devient la résidence, les habitants qui ont fui commencent à revenir. L'administrateur et les miliciens partent pour tenter de secourir le garde principal Hettori, qui, d'après des on-dit, serait blessé, mais vivant. Les marins, eux, assureront la protection du village.

Le 1er Novembre, les miliciens reviennent. Ils ont été attaqués par une bande nombreuse de Fahavalos et ont un disparu et un blessé; mais ils ont mis en déroute leurs assaillants et ils ramènent neuf prisonniers, des chefs de village.

Il s'agit bien, semble-t-il donc, d'un mouvement insurrectionnel et non, comme on l'avait supposé, d'une simple vengeance personnelle.

Le lieutenant de vaisseau Bertrand, après avoir reçu l'ordre de rallier le «Fabert», car le ministre de la marine a télégraphié au commandant de la Division navale de rassembler immédiatement toutes ses forces à Diégo-Suarez, voit arriver de nouvelles instructions : il doit attendre, avant de partir, 250 tirailleurs sénégalais, que le «Fabert» et «la Pourvoyeuse» ont amenés.

La garde d'Ambalavalo continue donc, avec une tentative d'évasion des prisonniers. Trois tombent sous les coups des poursuivants, à la grande satisfaction de la petite princesse malgache, qui dit simplement : «Contente. Fahavalos tués. Frontin vengé».

C'est le 4 novembre, au petit matin, que les tirailleurs arrivent pour prendre la relève. Et, pour la colonne expéditionnaire, c'est le retour par le même trajet.

Mais l'insurrection n'est pas calmée. Une nouvelle colonne doit être envoyée à Ambalavalo, sous les ordres du

capitaine Loverdure avec ses tirailleurs sénégalais et une section de marins, commandée par l'enseigne Bouchard, et aussi avec le prince comorien Sanardi, qui, fils d'un sultan des Comores, est devenu inspecteur de la Milice.

Les vivres lui manquent bientôt. Un convoi de ravitaillement est envoyé, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Ferré de Péroux, commandant du «Scorpion». Mais le lieutenant de vaisseau Bertrand, étant seul officier à connaître le pays, est chargé de le guider et se place en extrême pointe, avec le chef Tombo, du village d'Antssampanna.

Au retour, il prend place sur le «Scorpion», qui se dirige vers Ampassimano. Il s'agit d'aller faire une visite diplomatique à la reine Binao et de la rassurer, car les insurgés l'ont menacée, l'invitant à choisir entre eux et la France, ils parlent de la déposer.

Le commandant du «Scorpion» et le second du «Fabert» vont à terre par la baleinière. Sur le rivage toute une foule est massée; au premier rang sont la reine et sa soeur, la princesse Kavi, elles invitent les deux officiers à venir jusqu'à la case royale, où a lieu la réception officielle, en présence des ministres, ayant à leur tête le ministre des plaisirs, Monsieur Jules.

Quelques semaines plus tard, le 27 décembre, le «Fabert» a la mission de prendre à son bord la reine Binao, qui, rassurée et fidèle, veut aller passer les fêtes du jour de l'an à Nossi-Bé. Elle arrive avec sa soeur, ses ministres, ses dames d'honneur, soit 20 hommes, 60 femmes et 20 enfants. Le ministre de l'instruction publique, Monsieur Toto, est un savant, qui sait le français et le latin; c'est aussi un sage. Au commandant qui lui demande combien il a de femmes parmi celles qui viennent d'embarquer, il répond : «Je n'en ai aucune, car la sagesse est la mère de la sûreté».

Le «Fabert» pourra-t-il tenir encore longtemps la mer ? Ce vieux croiseur en bois, le doyen des bâtiments naviguant, est complètement «à bloc». En paix, peut-être, mais en guerre ?

Aussi, quand le 17 novembre 1898, à la suite des incidents de Fachoda, parvient à Diégo-Suarez le bruit d'une déclara-

tion de guerre entre la France et l'Angleterre, le lieutenant de vaisseau Bertrand note sur son carnet qu'il eut volontiers combattu, «ayant son sac sur un vrai bâtiment de combat». Mais, ajoute-t-il tristement, avec le pauvre «Fabert», «qui flamberait comme une allumette au premier coup de canon» ? Heureusement la diplomatie évita cette guerre.

Le ministère de la marine savait l'état de ce vieux navire. Le 8 février arrivent des instructions; après la tournée des Comores, vers le 15 mars 1899, le «Fabert» rentrera en France se faire désarmer à Cherbourg. Le 22 mars, contre-ordre: c'est sur Toulon qu'il doit se diriger.

Avant son départ, le lieutenant de vaisseau Bertrand a la surprise de recevoir à Nossi-Bé son beau-frère Victor Thiéry, qui, capitaine d'artillerie de marine, vient d'être nommé au commandement d'une batterie à Diégo-Suarez. Il le reverra plusieurs fois dans ce poste, avant l'appareillage, le 22 mars 1899. C'est le retour. Relâche à Djibouti pendant plusieurs jours. Puis, Mer Rouge, canal de Suez, escale à Port-Saïd.

Enfin, le 30 avril, à 7 heures du matin, le «Fabert» entre en rade de Toulon. A 8 heures, au moment où l'on envoie les couleurs, il peut saluer de onze coups de canon l'amiral Fournier, commandant l'escadre de la Méditerranée. Au même instant, on signale le canot du major-général. C'est, en effet, le contre-amiral Chateauminois qui, accompagné de sa fille, vient accueillir son gendre.

Le 20 mai, le navire est désarmé.

Proposé pour la Légion d'honneur dès le 20 juin 1898, le lieutenant de vaisseau Bertrand, qui, entre temps, a été décoré de la médaille coloniale, est inscrit au tableau le 5 janvier 1899. D'après son rang, il doit passer le 1er janvier 1900. Mais, depuis l'envoi de la proposition, il y a eu l'affaire d'Ambalavalo. Aussi, c'est dès le 11 juillet 1899 qu'il est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DU 21 MAI 1899 AU 15 JUIN 1911

C'est à Toulon, au cours de la traditionnelle revue du 14 juillet, que le lieutenant de vaisseau Bertrand fut fait

chevalier de la Légion d'honneur avec le cérémonial militaire traditionnel. Dans la tribune avaient pris place Madame Bertrand et leur fils aîné.

Ce sera maintenant, pendant près de huit ans, une série d'embarquements en escadre ou dans la défense mobile et de services à terre, qui permettront la vie de famille. Signalons la naissance d'un troisième fils, Henry (14 septembre 1900) et celle d'une fille, Anne-Marie (9 août 1902). Ce sera aussi une vie mondaine, à Toulon, à Lorient, à Ajaccio.

Admis comme officier élève à l'École des torpilles et titulaire du brevet d'officier torpilleur, le lieutenant de vaisseau Bertrand embarque en cette qualité sur le cuirassé «Charles Martel» de l'escadre de la Méditerranée (15 août 1900 - 1er avril 1902). Puis, pour ne parler que des services à la mer, citons le commandement d'un torpilleur de la Défense mobile de Toulon (1er avril 1902 - 1er avril 1903), un embarquement comme officier en second sur l'avis «Lance» (1), de la Défense mobile de Lorient (1er octobre 1903 - 23 juillet 1905); le commandement d'un torpilleur de la 2ème flotille des torpilleurs de la Méditerranée, à Ajaccio (du 4 août 1905 - 3 avril 1907). Ces quelques lignes représentent bien des jours et des nuits à la mer, par tous les temps et avec tous les risques.

Quelques décorations coloniales viennent récompenser les services rendus outre-mer : officier de l'ordre de l'Etoile d'Anjouan (25 octobre 1899); officier de l'Etoile noire du Bénin (1905); officier de l'ordre royal du Cambodge (1906).

Mais voici que survient une nouvelle séparation. Le 1er août 1907, le lieutenant de vaisseau Bertrand est désigné pour être chargé de la Défense fixe de Saïgon. Toutefois, à la direction du personnel, on lui affirme qu'un commandement plus actif et plus intéressant lui sera attribué dès qu'il sera disponible. En effet, le 26 novembre 1907, il est nommé au

(1) Ses commandants furent successivement les capitaines de frégate Barnouin et de Marliave, qui parvinrent tous deux aux étoiles.

commandement de la canonnière cuirassée «Achéron», de la Division navale de l'Indo-Chine. C'est un navire important, qu'il commandera du 6 janvier 1908 jusqu'au 14 janvier 1910, soit pendant plus de deux ans.

Le roi du Cambodge conféra au Commandant de «l'Achéron», la médaille d'or de son ordre royal et l'empereur d'Annam, le lendemain de la cessation de son commandement, sa décoration du Kim-Kam de 1ère classe.

A son retour en France et après un congé de convalescence de six mois, il fut désigné pour occuper un emploi à l'état-major de la place forte de Toulon. Le préfet maritime est gouverneur militaire; mais, sous son autorité, la place forte est commandée par un officier général de l'armée de terre, qui a dans son état-major un officier de marine, montant à cheval et portant, comme les officiers de terre, le brassard d'état-major, inconnu dans la marine.

Le lieutenant de vaisseau Bertrand avait continué, quand il le pouvait, ses recherches d'érudition. A partir du 11 novembre 1899, il avait publié dans «Le Journal de la Marine. Le Yacht» une série de notices historiques, «Les Bâtiments de guerre», accompagnées de photographies et, souvent, de dessins de l'auteur. Il collaborait aussi à «Armée et Marine» et utilisait parfois le pseudonyme de «Sabord d'Arcasse».

Et, surtout, il termina un ouvrage assez important : «Un archevêque-amiral : Henri de Sourdis, 1595-1645», qui parut d'abord dans «la Revue Maritime» et fut édité en 1912 par la librairie Chapelot à Paris (124 pages 16 x 24). Voici l'appréciation que lui envoya le futur académicien Charles le Goffic :

«Je ne veux pas attendre d'avoir achevé la lecture de votre belle et passionnante étude sur Sourdis pour vous en remercier et vous dire tout le plaisir qu'elle me fait. J'y goûte une double satisfaction d'écrivain et de Français. Sourdis est assurément une des plus puissantes et des plus originales figures de notre ancienne marine, et vous l'avez évoquée d'un style sobre, pittoresque cependant quand il le faut, et en lui donnant tout son relief. Il serait bien à souhaiter, comme vous

le dites, qu'une de nos grandes unités navales reçut quelque jour le nom de ce marin de la grande lignée ....».

Le 15 juin 1911, le lieutenant de vaisseau Bertrand reçut ses quatrième et cinquième galons, et, le surlendemain, le vice-amiral Marin-Darbel, préfet maritime, commandant en chef, lui adressa la lettre suivante :

« Mon cher commandant, je suis très heureux de vous transmettre mes sincères félicitations pour votre nomination au grade de capitaine de frégate.

« Au moment où vous allez quitter vos fonctions, je tiens à vous donner un témoignage particulier de satisfaction pour les services que vous avez rendus à l'état-major du gouvernement de la place forte et à vous dire que votre zèle et votre compétence ont été appréciés à un haut degré ».



1898

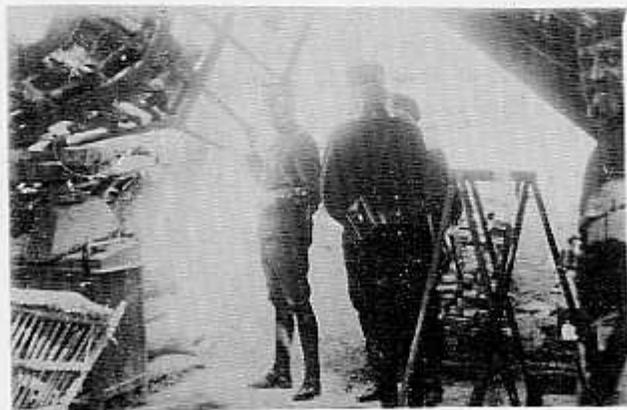
*Le lieutenant de vaisseau Bertrand, officier en second du « Fabert » et commandant la colonne expéditionnaire d'Ambalavalo (Madagascar)*



*Le capitaine de frégate Bertrand, commandant le Front de mer du Havre, et son état-major. (Son dernier commandement)*



*Le capitaine de frégate Bertrand, commandant un bataillon de fusiliers-marins,  
(tel que l'a décrit Henri Ghéon : « l'air vif, la barbe toute pailletée d'argent »)  
Avril 1915*



*A « La Vache crevée » (P.C. du Commandant Bertrand),  
le général Hély d'Oissel observe l'ennemi. (L'amiral Ronarc'h est presque caché  
par le Cdt Quinton, commandant l'artillerie lourde, vu de dos; au 1er plan,  
à droite, le Cdt Bertrand) - Mai 1915*

- II -

15 JUIN 1911 - 10 JUIN 1920

DE SA PROMOTION AU GRADE DE  
CAPITAINE DE FREGATE JUSQU'A SA NOMINATION  
AU COMMANDEMENT D'UN BATAILLON DE  
FUSILIERS-MARINS

(15 JUIN 1911 - 16 OCTOBRE 1914)

Le nouveau capitaine de frégate se demandait quel embarquement il pouvait espérer quand le capitaine de frégate Félix Chambault, son cousin issu de germain par alliance (il avait épousé Mlle Jeanne Rat, fille aînée du lieutenant de vaisseau François Rat), vint lui proposer une permutation. Il était désigné pour embarquer, comme commandant en second, sur le croiseur « Kléber », de la division navale d'Extrême-Orient, et il craignait que sa santé ne lui permit pas de supporter les fatigues de cette campagne lointaine.

Le commandant Bertrand fut séduit par ce poste particulièrement actif. Il y fut nommé le 1er juillet 1911. Et comme il devait rejoindre d'urgence le « Kléber » à Vladivostock, il fut prié de prendre la voie la plus rapide. A cette époque, c'était Paris-Berlin-Moscou, puis le Transsibérien et le Transmandchourien. Voyage de 17 jours en chemin de fer.

La division navale d'Extrême-Orient, qui, pour la période qui nous intéresse, eut successivement pour chefs le contre-amiral de la Croix de Castries et le contre-amiral Calloch de Kerillis, était composée de deux croiseurs, le « Dupleix » et le « Kléber », puis le « Montcalm » et le « Dupleix ». Elle avait pour mission de montrer le pavillon français partout où ce serait

nécessaire, depuis les rivages de la Sibérie jusqu'aux Philippines, en passant par les ports de la Mandchourie, de la Corée, de la Chine et du Japon, avec, de temps à autre, une pointe jusqu'à Saïgon. Commandant en second le « Kléber », puis, au retour de ce navire en France, le « Dupleix », le capitaine de frégate Bertrand eut donc une vie très active, avec la possibilité de « voir du pays » et de visiter des villes de Chine et du Japon, y compris Pékin.

L'empereur du Japon lui conféra le grade de commandeur de l'ordre du Trésor Sacré et, à la fin de son embarquement, le 26 août 1911, le roi du Cambodge lui décerna son ordre du Moni-Seraphong.

C'est à Shanghaï que le commandant Bertrand débarqua du « Dupleix ». Rentrant en France par paquebot et ayant obtenu une prolongation du délai de route, il put répondre à l'invitation de son beau-frère Henri Chateauminois, qui, comme nous l'avons dit, était entré à la compagnie du canal de Suez. Il put ainsi contempler les Pyramides et le Sphinx.

En attendant un nouvel embarquement, le capitaine de frégate Bertrand fut désigné pour remplir les fonctions de chef de la 2ème section de l'état-major du 5ème arrondissement maritime, à compter du 16 janvier 1914.

Mais, apprenant, le 1er mai, que des officiers de marine pourraient suivre les manoeuvres d'automne de l'armée de terre, il s'inscrivit immédiatement. Il fut agréé et, le 23 juillet, il reçut l'ordre de se rendre à Epinal pour suivre, du 30 août au 10 septembre, les manoeuvres de forteresse devant cette place, puis à Lille pour assister, du 12 au 18 septembre, aux manoeuvres des 1er et 2ème corps d'armée.

Huit jours plus tard, il n'était plus question de manoeuvres. C'était la guerre.

## COMMANDANT D'UN BATAILLON DE FUSILIERS-MARINS

18 OCTOBRE 1914 - 30 NOVEMBRE 1915

Du fait de l'entrée de l'Angleterre dans les hostilités, les opérations sur mer n'étaient plus dans les problèmes urgents. Le ministère de la Marine en profita pour former, dès le mois d'août, un bataillon de marins destiné au camp retranché de Paris. L'effectif en fut bientôt porté à une brigade, commandée par le contre-amiral Ronarc'h et appelée à faire campagne.

Le capitaine de frégate Bertrand avait immédiatement demandé son affectation à cette formation, en fait le commandement d'un bataillon (le grade de capitaine de corvette, équivalent de celui de chef de bataillon, n'ayant pas encore été rétabli dans le corps des officiers de vaisseau, les bataillons étaient commandés par des capitaines de frégate, à cinq galons).

Les désignations étaient déjà faites. Mais, le 18 octobre, le commandant Bertrand fut nommé au commandement d'un bataillon, en formation au 5ème dépôt des équipages de la flotte, à Toulon. Et, le 12 novembre, une lettre de l'amiral Gaschard, directeur du personnel au ministère de la Marine, l'informait qu'il était le premier capitaine de frégate prévu pour les remplacements à la brigade.

Le vendredi 13 novembre, le commandant Bertrand était au dépôt, s'occupant de compléter l'équipement de son bataillon, quand il reçut d'un aide de camp de la préfecture maritime l'avis qu'il était désigné pour aller servir à la brigade à Dunkerque; il devait partir le lendemain. Mais un contre-ordre survint : il devait conduire d'abord à Paris les 11ème et 12ème compagnies de fusiliers-marins, demandées d'urgence. Car la brigade, après avoir reçu le baptême du feu à Melle, vient de subir, à Dixmude, de lourdes pertes.



Et, le samedi 14 novembre, à 5 heures 15 de l'après-midi, le commandant Bertrand, à la tête de ses 500 marins, le col bleu sur la capote du fantassin, quitte le dépôt. Précédé de la musique des équipages, qui joue des marches militaires, il défile avec ses hommes dans le faubourg du Pont du Las, puis sur le boulevard de Strasbourg et l'avenue Vauban, au milieu de la population qui acclame les fusiliers et leur chef partant se battre au front. L'amiral Motet fend la foule pour venir l'embrasser.

A la gare, l'amiral de Marolles, préfet maritime, avec son aide de camp le capitaine de frégate Héraud, (qui disparaîtra dans le torpillage du « Léon Gambetta » le 27 avril 1915), l'amiral Clément, de nombreuses personnalités, des officiers sont présents. C'est un départ fleuri, au son de la Marseillaise, C'est le salut de la Marine et de Toulon aux fusiliers-marins, et à cet officier supérieur, qui va volontairement là où est le danger. (1)

Long voyage que celui de ce train spécial, qui arrivera à Paris seulement le surlendemain à une heure et demie de l'après-midi. Par la rue de Lyon, la rue Saint-Antoine, la rue de Rivoli, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Élysées, les marins défilent dans Paris jusqu'au Grand-Palais, salués et applaudis par les Parisiens.

Là, le capitaine de vaisseau Chamonard, qui commande le dépôt des marins établi au Grand-Palais, apprend au capitaine de frégate Bertrand les nouvelles. L'héroïque défense de Dixmude par la brigade lui a coûté très cher : 1.600 hommes hors de combat, dont de nombreux officiers. De ses six chefs de bataillon, trois ont été tués. Il va remplacer l'un d'eux et il est attendu d'urgence. Il faut qu'il parte, sans attendre que soient équipés les hommes qu'il a amenés de Toulon.

(1) Le contre-amiral Chateaumoinois avait vivement approuvé la décision de son gendre d'être volontaire pour combattre sur le front. Il avait été lui-même un « marin combattant à terre », ayant commandé une batterie de canonniers-marins au fort d'Ivry pendant le siège de Paris (1870-1871).

Le 18 novembre, le commandant Bertrand part de Paris par le train, avec l'enseigne de vaisseau de la Forest-Divonne et son ordonnance. Le lendemain, une auto l'attend à Dunkerque et le conduit à Hogstaedt, où il est reçu par l'amiral Ronarc'h. Il apprend qu'il remplace, au commandement du 3ème bataillon du 1er régiment, le capitaine de frégate Rabot, tué neuf jours auparavant.

« La brigade, écrit Charles Le Goffic, vient de recevoir une nouvelle fournée d'officiers : le capitaine de vaisseau Paillet, qui remplace le « colonel » Varney, blessé le 10 novembre, le capitaine de frégate Bertrand, historiographe des marins de la garde, dont les fusiliers continuent la glorieuse tradition; les lieutenants de vaisseau Ferrat, Roux, Huon de Kermadec, l'enseigne Goudot, le médecin principal Brugère, les docteurs Cristau, Le Goffic, etc. D'autres sont attendus ».

« A 8 heures 15, écrit le commandant Bertrand, le 20 novembre, a lieu sur un terrain gelé, tout couvert de neige glacée, ma prise de commandement. Devant mes trois compagnies, le commandant Delage me fait reconnaître de mes hommes puis me présente mes officiers. Au loin, le canon tonne toujours ».

« Prise d'armes dans un champ de betteraves, note l'enseigne de vaisseau Poisson, pour la reconnaissance de notre nouveau chef de bataillon, le capitaine de frégate Bertrand, arrivé de Toulon avec son adjudant-major Ferrat, auquel est adjoint l'enseigne Goudot. L'état major est complet ».

L'état-major est complet, mais le bataillon ne l'est pas. « Mes trois compagnies », vient de dire son commandant. La 4ème de son bataillon (la 12 du régiment), très éprouvée à Dixmude, n'existe plus. Elle sera reformée le lendemain, par la refonte des compagnies, qui sont ramenées provisoirement à trois sections de 62 hommes chacune.

A cette date, l'état-major du bataillon Bertrand est ainsi composé :

Capitaine de frégate Bertrand, commandant;

Lieutenant de vaisseau P.E. Ferrat, adjudant-major; (1)  
Enseigne de vaisseau Goudot, adjoint;  
Médecin de 1ère classe Cristau, médecin-major;  
Médecin de 3ème classe Le Goffic.

9ème compagnie :

Lieutenant de vaisseau Béra, capitaine;  
Enseigne de vaisseau Poisson, lieutenant;  
Officier des équipages Le Gall, lieutenant;

10ème compagnie :

Lieutenant de vaisseau de Monts de Savasse, capitaine;  
Enseigne de vaisseau Mazen, lieutenant;  
Officier des équipages Devisse, lieutenant;

11ème compagnie :

Lieutenant de vaisseau Roux, capitaine;  
Enseigne de vaisseau Hillairet, lieutenant;  
Officier des équipages Le Provost, lieutenant;

12ème compagnie :

Lieutenant de vaisseau Dupouey, capitaine;  
Enseigne de vaisseau Vieilhomme, lieutenant.

(1) Le lieutenant de vaisseau (plus tard capitaine de frégate de réserve) Paul-Emile Ferrat était le frère du lieutenant de vaisseau Pierre Ferrat, plus tard, lui aussi, capitaine de frégate de réserve, qui avait épousé Mademoiselle Simone Rat, fille du lieutenant de vaisseau François Rat et cousine issue de germain de Madame Bertrand. Je profite de cette note pour saluer la mémoire de l'enseigne de vaisseau Bernard Juille, fils du général Juille et de Madame née Odette Ferrat, et petit-fils du commandant et de Madame Pierre Ferrat, disparu avec son avion au cours d'une mission aérienne sur la Méditerranée, et pour y associer le souvenir de notre ancêtre commun, mon trisaïeul Joseph Nicolas Gautier, tué sur la frégate « La Danaé » au combat naval de Lissa, dans l'Adriatique, le 13 mars 1811.

Ce bataillon fait partie du 1er régiment, commandé par le capitaine de vaisseau Delage (les deux autres bataillons ont pour commandants les capitaines de frégate Geynet et de Kerros). Le 2ème régiment a pour « colonel » le capitaine de vaisseau Paillet, et ses trois chefs de bataillon sont les capitaines de frégate de Fauque de Jonquières, Pugliesi-Conti et Mauros. (1)

L'héroïsme de la brigade à Dixmude a stimulé toutes les énergies. Le lieutenant de vaisseau Dupouey, qui, venant de l'escadre, y est arrivé le 7 novembre, écrit à sa femme le 20 :

«Quelle différence avec l'atmosphère de l'armée navale ! Ici on sent tous les gens prêts à mourir à tous les instants. Sur un bateau, ils le sont aussi; mais, dans la brigade, ils marcheront vers la mort avec une certaine allégresse et dans une paix profonde qui suffit à justifier et à ennoblir la guerre. Et, puis, tous ceux qui étaient braves par tempérament, que dérangeait le besoin de se battre, ont demandé à venir ici. Non pas qu'il n'y ait que des héros chez nous; mais plus d'un, vraiment, est aussi brave que sonépée».

Mais, pour le moment, c'est la lutte contre la fatigue. Le 22, la brigade se met en route pour Fort-Mardyck, près de Dunkerque. C'est une étape de plus de 30 kilomètres. L'étape est dure, reconait l'amiral Ronarc'h. «Les hommes, écrit l'enseigne Poisson, commencent à souffler bruyamment; infatigables, les officiers supérieurs, qui ont eu aujourd'hui encore la coquetterie de prendre la tête des colonnes, toujours à pied, montrent le bon exemple».

Ce séjour à Mardyck est prévu pour compléter toutes les unités en habillement et en matériel. Mais, dès le 24, le général fait revenir la brigade sur le front, et, le 5 décembre, c'est le départ pour les tranchées.

(1) Ce sont les noms au 20 novembre 1914. Nous n'indiquons pas les changements ultérieurement apportés pour remplacer les officiers, tués, évacués, promus ou mutés. On trouvera donc, dans les pages suivantes, des noms qui ne sont pas cités ici.

## STEENSTRAETE (17 - 22 DECEMBRE 1914)

C'est en vue de participer au mouvement offensif engagé par trois corps d'armée français et un corps anglais.

Dans la nuit du 16 au 17 décembre. Le commandant Bertrand est aux avant-postes de Lizerne, quand un planton du colonel, à 1 heure 30, vient lui annoncer qu'une attaque doit avoir lieu avant le jour.

Un peu plus tard, écrit-il dans son carnet, «Lorin (l'adjudant-major du colonel) arrive au poste de commandement et nous donne les renseignements complémentaires. Une attaque des lignes allemandes, en effet, aura lieu au Sud, exécutée par le 20ème de ligne, notre voisin, appuyée par une autre, faite par nous ici et exécutée par trois bataillons du groupement Hély d'Oissel, deux bataillons du 2ème régiment et le bataillon Geynet, les trois sous le commandement du commandant Paillet, pendant que nous, dans nos tranchées, nous serons prêts à toute éventualité».

Prêts à toute éventualité, mais avec une participation active à l'opération (1). Aussi le commandant Bertrand, dont le P.C. est en principe dans les ruines d'un moulin, près de la ruine

(1) L'attaque confiée aux fusiliers-marins devait déboucher en même temps par trois points : la passerelle Nord du canal de l'Yser, compagnies 1 et 4 du 2ème régiment (Bonelli et Dordet, adjudant-major, qui au dernier moment remplace le capitaine Pitous, blessé en se découvrant pour observer la position ennemie); la tête de pont de Steenstraete, compagnie 3 (de Malherbe) avec le «chef de bataillon» Geynet; la passerelle Sud, compagnies 2 (Benoit) et la 10 (Deleuze) remplaçant une compagnie de cyclistes non arrivée à l'heure fixée. Le bataillon Mauros, en soutien, dut fournir dès le début la 10, puis la 9 (lorsque la 3 fut décimée). Les bataillons de Kerros et Bertrand gamissaient la tête de pont et la berge ouest du canal et devaient appuyer l'attaque par leurs feux, avec la consigne : «le canal doit être tenu quoi qu'il arrive». Le capitaine de vaisseau Paillet, les capitaines de frégate Mauros et de Kerros et leurs adjudants-majors (Lefebvre et Daniel) se tinrent au P.C. du secteur Nord; le capitaine de frégate Bertrand, avec son adjudant-major Ferrat, au P.C. du secteur Sud, où l'existence du téléphone lui permit de prendre une part efficace à l'opération.

de l'auberge «In den Herberg Molen», s'installe-t-il dans le réduit où est le téléphone, afin de pouvoir diriger les transmissions et les ordres, tout en notant sur son carnet, heure par heure, le déroulement de l'attaque, carnet dont nous reproduisons quelques passages.

«Le capitaine Bonelli est blessé. On demande des munitions. Tandis que je signale à l'état-major d'en envoyer, je fais porter deux grands sacs par deux de mes hommes de liaison, et je transmets l'ordre de fournir toutes les cartouches disponibles dans les tranchées.

«Le capitaine Dordet me fait signaler qu'il demande que l'artillerie bombarde les maisons qui sont en face de la passerelle. Je transmets l'ordre. Le tir de réglage est en bonne direction, mais trop long de 200 mètres environ».

Les nouvelles qui arrivent au P.C. sont loin d'être bonnes.

«9 heures 45. On signale que la ligne ne peut pas avancer tant que les tranchées qui sont à 200 mètres des maisons incendiées du canal ne seront pas vigoureusement battues par l'artillerie. Tout repli est impossible, mais la ligne est à l'abri, près des tranchées. Tous les officiers de la 1ère compagnie sont blessés. Qu'attend donc l'artillerie pour démolir ces sacrées maisons et tranchées?

«10 heures. En ce moment, l'artillerie ennemie est en recrudescence. Elle nous bombarde furieusement. Les obus pleuvent tout autour de mon poste, et par moments la terre tremble.

«10 heures 30. Le capitaine Lorin vient d'arriver à mon poste, allant prendre le commandement de la 1ère compagnie en remplacement du capitaine Bonelli, blessé. Il me demande un lieutenant, et je propose de prendre Le Provost, de la 11ème. Les maisons de la rive droite empêchent toujours nos hommes d'avancer. Avec le téléphone, je fais rectifier le tir de l'artillerie par les avis qu'on m'envoie du front; mais il y a une sacrée batterie qui s'obstine à tirer 200 mètres trop loin et 150 mètres trop à droite. Nos marins ont dû être ramenés en arrière dans leurs tranchées pour ne pas être arrosés.

«11 heures. On me communique que le capitaine de la 4ème Pitous, vient d'être blessé. Décidément, les officiers continuent

Depuis, ils s'étaient revus à diverses reprises, à Saïgon, à Marseille et à Paris, et, à plusieurs reprises, le prince avait renouvelé la manifestation de son désir.

Aussi, quand il apprit que le commandant Bertrand quittait le service actif, lui adressa-t'il de Randon, le 25 avril 1920, une lettre lui disant notamment :

« Je suis bien heureux, cher ami, à la pensée de vous avoir bientôt près de moi. C'est mon désir depuis dix ans, même douze ans, que je vois enfin se réaliser.

« Je compte rester environ un mois à Paris et, par conséquent, revenir ici vers le 10 juin pour y passer l'été. Quelle joie de vous avoir dans ce bel endroit que j'aime tant, et que vous aimerez aussi, j'en suis sûr ! ».

Et le prince de dire au commandant Bertrand combien il sera heureux de le présenter à sa sœur, la reine Amélie de Portugal, « comme un héros et comme un ami », lui précise-t'il. C'est avec la même amitié qu'un peu plus tard il lui lira le passage d'une lettre d'une autre de ses sœurs, Madame la duchesse de Guise, lui écrivant familièrement : « Je serai très heureuse de faire la connaissance du commandant Bertrand. Ce doit être un type épatant pour avoir été décoré sur le champ de bataille de l'Yser ».

Le prince, arrivé à Paris le 9 mai, donna l'accolade à son nouveau compagnon, et le 11, lui remit l'insigne des membres de son service d'honneur.

Nous ne raconterons pas l'existence du commandant Bertrand auprès du Prince à Randon, où il connut les princesses Isabelle, Françoise et Anne, et le prince Henri (actuel comte de Paris), enfants du duc et de la duchesse de Guise; à Paris, où il fut accueilli par Mgr le duc de Guise; en Espagne, auprès de l'infant don Carlos de Bourbon et de l'infante Louise (beau-frère et sœur du duc de Montpensier); à Larache, résidence du duc et de la duchesse de Guise; à Londres, aussi, où il fut présenté à Mgr le duc d'Orléans.

C'était un service d'aide-de-camp auprès d'un prince, qu'il accompagnait dans les cérémonies familiales : mariage de la princesse Isabelle avec le comte Bruno d'Harcourt, mariage de la princesse Geneviève d'Orléans, fille de LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme, avec le comte de Chaponay, etc.

Le duc de Montpensier, en 1921, allait avoir trente sept ans et était encore célibataire, quand on lui fit rencontrer Dona Isabelle de Cloneta, vicomtesse de Los Antrines, fille du marquis de Valdeterazzo, grand d'Espagne. Elle lui plut. Le duc d'Orléans, malgré l'inégalité de rang et sur un avis favorable du roi Alphonse XIII, donna son agrément au mariage, qui fut célébré à Randon le 22 août 1921. (Il devait, primitivement, être célébré en Espagne, et le Capitaine de vaisseau Bertrand avait obtenu du gouvernement français l'autorisation d'être en uniforme). Dans le cortège princier se trouvaient la reine Amélie de Portugal, au bras du duc de Montpensier, le duc de Guise, représentant le duc d'Orléans, avec la duchesse de Guise, leurs trois filles et le jeune prince Henri, la duchesse d'Aoste, le duc de Vendôme, etc... Il était précédé du service d'honneur, composé de M. Louis de Joantho, du docteur Olivier-Poizat de Gérente, du capitaine de vaisseau Bertrand et du comte Gabriel de Pontac.

Un an plus tard, le 6 juillet 1922, le duc de Montpensier tint à manifester sa sympathie au commandant Bertrand en acceptant d'être le témoin du mariage de son plus jeune fils Henry, auquel il se fit représenter par M. de Joantho (1).

Mais, ne le dissimulons pas, le mariage du duc de Montpensier était une erreur. La nouvelle duchesse éloigna de lui son entourage, fit supprimer « sa maison »... Dans son château de Randon, le 30 janvier 1924, le prince mourut, presque isolé.

A ses obsèques, qui furent célébrées en la chapelle royale de Dreux, le commandant et Madame Bertrand, leur fils aîné et leur fille vinrent apporter leurs prières pour ce prince qui aimait tant la France et la mer.

(1) L'autre témoin du mariage fut son oncle et parrain, le capitaine de frégate Henri Chateaumoins; ceux de la mariée, M. Muel, notaire, son oncle, et M. Lefébure, préfet d'Alger, son cousin.

à trinquer. Le bombardement de notre poste par les marmites, qui avait cessé depuis une demi-heure, vient de reprendre, mais moins violent que ce matin. Il est impossible de laisser nos téléphonistes seuls pendant le combat, la transmission des ordres est trop importante...

« 1 heure. La bataille continue. Notre tir d'artillerie est bien réglé... La bataille continue toute la journée, avec des périodes intenses de tir, puis des périodes de calme... Comment s'achèvera la soirée et comment se passera la nuit ?

« 8 heures soir. Ah! quel triste soir que ce soir de bataille! J'ai été avisé dans le courant de l'après-midi que, le mouvement engagé n'ayant pas pour but l'occupation du terrain (1), nos troupes allaient se replier à la nuit et regagner leurs cantonnements. Le capitaine Dordet, qui commande l'attaque de la passerelle, reçoit donc l'ordre, à la nuit tombante, de se replier en arrière, 4ème compagnie d'abord, puis lère, en ramenant ses blessés et les corps des officiers.

« Et, à la nuit tombante, peu à peu les nouvelles nous arrivent, ainsi que les blessés qu'on amène sur des brancards. On nous en amène au poste de commandement. Les hommes ont soif, je leur fais distribuer de l'eau additionnée de café, puis du café. M. l'abbé (Pouchard) et le lieutenant Fourgeot viennent un moment à notre poste, où je regrette qu'on n'ait pas installé un poste de secours. Les ambulances de Zuychoote et de Pipegale sont vraiment trop loin.

« On m'amène, entre autres, sur un brancard, le corps d'un de mes sous-officiers, le maître fusilier Madec, de la 12ème, tué dans la tranchée à la tête du pont. Les compagnies Dordet ont eu de la casse. Capitaine Bonelli, blessé, capitaine Pitous, blessé.

(1) Le terrain conquis ne fut pas, en fait, abandonné. « Je désigne, écrit l'amiral Ronarc'h, deux compagnies de marins (Le Bigot et Mèrouze) et la compagnie cycliste (arrivée en retard) pour l'occupation du nouveau front. Les bataillons de Kerros et Bertrand restent sur le canal, tandis que les bataillons Mauros et Geynet vont au cantonnement ». Ajoutons que les marins avaient fait 60 prisonniers, dont un officier et cinq sous-officiers, et pris deux mitrailleuses.

Mais c'est surtout du côté de Steenstraete qu'il y a eu les plus grosses pertes. Mon camarade Geynet, le commandant du 1er bataillon de notre régiment, a été tué en enlevant ses hommes à l'assaut. Capitaine Benoit tué, lieutenant Viaud tué, lieutenant de Malherbe blessé. La compagnie de Malherbe a été, paraît-il, fauchée et a perdu le tiers de son effectif. Nous saurons tout cela plus exactement demain.

« Enfin, de notre côté, on a pu ramener tous les morts et blessés, remettre de l'ordre sur le front et réorganiser définitivement nos positions ».

Et, un peu plus tard, dans la nuit, il écrit :

« Je pense à mes pauvres camarades tombés aujourd'hui sous les balles ennemies, mon vieil ami Geynet, Benoit, Madec, et tant d'autres ».

La nuit est calme, mais, le lendemain, « vers 9 heures 30, le bombardement a repris très intense. Les shrapnells tombent sur la tranchée attenante à notre maison et tout près de nous, et j'ai dû faire interrompre le travail de la tranchée et faire mettre mes hommes à l'abri. Il faut faire attention pour aller de la maison au téléphone, car le terrain est balayé par les shrapnells. Les Allemands en voudraient-ils au moulin ? Heureusement on entend les shrapnells venir et on peut quelquefois se garer.

« En même temps que les tranchées, on nous fait observer que notre artillerie bombarde en ce moment une chapelle située légèrement à l'est de la partie sud de notre secteur. Ferrat monte au grenier de la maison pour observer et reste là, très bravement, malgré les obus qui pleuvent autour de lui. Le duel d'artillerie dure toute la journée ».

C'est seulement le soir qu'a lieu la relève.

En haut lieu, on décide, malgré les pertes, de renouveler sans tarder l'offensive.

Le 19 décembre, l'enseigne de vaisseau Poisson note : « Bien que notre bataillon n'ait pas terminé sa période de repos,

les capitaines de compagnie sont appelés en un mystérieux colloque chez le chef de bataillon, et la conférence se termine par l'ordre de partir en première ligne dans un secteur nouveau pour nous, celui où eut lieu l'offensive du 17 (1). Ou je me trompe fort, ou cela sent encore la poudre. Bientôt, en effet, nous sommes avertis que notre bataillon va cette fois mener l'attaque ».

Le commandant vient d'apprendre, en effet, qu'une nouvelle offensive va avoir lieu de concert avec le 20ème corps, et que c'est son bataillon qui aura, écrit-il, « le périlleux honneur de monter à l'assaut ».

Et ce dans des conditions épouvantables, que souligne Charles Le Goffic : « Le commandant Bertrand, qui remplace le commandant Conti aux tranchées du secteur Sud, emmenait avec lui des sapeurs et du matériel. L'attaque fut remise, du reste, au grand dépit de ces malheureux qui l'attendaient comme une délivrance. Le thermomètre, descendu à 3 degrés au-dessous de zéro, avait légèrement remonté, mais il pleuvait, et c'était cette pluie de neige fondue, plus froide encore que la vraie neige. Les couvertures étaient trempées; les officiers s'étaient fait des siéges avec des seaux renversés. Défense de fumer, par surcroît, les figures blémisaient; des guetteurs s'affaissaient aux créneaux. Le commandant s'inquiétait et se demandait comment, après trente-six heures d'un pareil régime, ses compagnies pourraient partir à l'assaut ».

L'amiral Ronarc'h s'en rendit compte et fit serrer, à 4 heures du matin, les compagnies du bataillon Bertrand pour céder la place à des troupes fraîches. « Ce n'était que prudence, écrit Le Goffic. Par ordre du général d'Urbal, commandant la VIIIème armée, le groupement Hély d'Oissel devait reprendre l'offensive le matin du 22 à 6 heures 45, après dix minutes de préparation d'artillerie, sur les objectifs primitivement indiqués pour l'attaque du 17. Celui de la brigade était toujours la grande tranchée allemande située dans l'axe du pont, à 500 mètres environ de Steenstraete. Le 2ème bataillon du 1er régiment (de Kerros) et les deux sections de mitrailleuses, à qui revenait l'honneur de l'enlever, occuperaient dans la nuit, avant six heures, face à l'objectif d'attaque, les tranchées de parallèle de départ; le bataillon Conti

(1) C'est-à-dire au secteur nord de Steenstraete.

se porterait en réserve pour la même heure sur le plateau du Kimmelbeke; le bataillon Bertrand formerait le soutien dans les tranchées du canal; une fraction de la 11ème division territoriale agirait sur le front du 20ème corps en liaison avec la brigade; le « colonel » Delage prendrait la direction de l'attaque ».

Le commandant Bertrand s'installe, en conséquence, au P.C. du secteur Nord, celui qu'occupait le capitaine de vaisseau Paillet le 17. Mais, sur son insistance, une ligne téléphonique vient d'être établie, qui le relie au « colonel » Paillet commandant de la défense, et à l'amiral.

Le capitaine de vaisseau Delage vient l'y rejoindre et en fait, en quelque sorte, son adjoint, pour utiliser son expérience de la précédente offensive.

« Le colonel, écrit le commandant Bertrand, m'emmena au poste d'observation de l'artillerie, à trois ou quatre cent mètres à droite de mon gourbi dans la ligne de nos tranchées et d'où il croit mieux voir et diriger son attaque. A 6 heures 30, l'artillerie se déclenche et faitrage : 75, 90, 120, du 20ème corps et du groupement Hély d'Oissel, auxquels répondent les Allemands avec une furie qui m'implante de plus en plus dans mon idée qu'ils ont reçu des renforts. C'est un spectacle merveilleux de voir éclater au-dessus de nous, dans la nuit, car le jour n'est pas encore levé, les obus.

« A un certain moment, j'étais derrière le commandant Delage, causant avec son adjudant-major Lorin, quand tout à coup celui-ci pousse un cri et me dit : Je suis touché ! En effet, il est atteint près de la tempe gauche, et son sang coule sur sa joue. J'ai eu un moment d'inquiétude et j'ai bien cru que s'en était fait de lui. Heureusement ce n'était pas grand chose, un éclat de shrapnell qui l'a légèrement blessé, mais qui pouvait être mortel. Il se fait panser dans la tranchée et veut rester avec nous. Ce n'est d'ailleurs qu'au bout d'un peu de temps que le colonel obtient qu'il retourne au gourbi de commandement.

« A 6 heures 40 les 75 se sont tus. Les gros canons qui tirent au loin continuent leur bombardement, et, après cinq minutes de silence, à 6 heures 45, le bataillon de Kerros se lance à l'attaque des tranchées allemandes. Ce sont les 5ème et 7ème compa-

gnies (Feillet et Barthal) qui mènent l'assaut, soutenues par les miennes, qui, des tranchées, tirent sur l'ennemi. Malheureusement ce que j'avais prévu arrive. Nos renseignements sur les tranchées allemandes étaient très incomplets. Elles sont beaucoup plus fortement organisées qu'on ne le supposait, et, devant, elles occupent un développement beaucoup plus étendu, de sorte que l'attaque de flanc que l'on voulait faire sur elles ne pouvait avoir lieu, ces tranchées se présentant toujours de front. Elles sont, en outre, précédées d'un fort réseau de fils de fer, que nous voyons parfaitement de chez nous. Bref, nos compagnies viennent se heurter contre ces défenses. Une section de la 7ème s'empare d'une maison et fait quelques prisonniers qu'on nous amène. Ce sont des Mecklembourgeois; ce sont des hommes très proprement vêtus d'une capote de laine comme les nôtres. Ils viennent d'arriver récemment, disent-ils. Ils auraient donc reçu des renforts d'infanterie et d'artillerie.

«Ne pouvant rien voir, ou du moins voyant très mal du poste où nous nous trouvons, le colonel, sur mon conseil, se transporte à la tête de pont, au poste de commandement de Kerros, et me donne l'ordre de rentrer au mien, où je suis en communication avec l'amiral.

«Nous recevons bientôt des nouvelles du front. Nos deux compagnies d'attaque ont été décimées. De la 5ème il ne reste qu'une quarantaine d'hommes, commandés par un second-maître, qui viennent de se replier sur les tranchées de Monts. Le capitaine Feillet, avec qui j'ai vécu les jours derniers au cantonnement, a été tué et son corps a été ramené dans la tranchée de la 12ème compagnie. C'était un bien gentil garçon, excellent officier, très allant et très militaire. Marié, un tout jeune enfant, je crois. Son lieutenant, l'officier des équipages Raoul, est tombé blessé. On le voit des tranchées. On ne peut le ramener avant la nuit. Dans quel état sera-t'il ? La 7ème compagnie est décimée. A 4 heures, on est encore sans nouvelles de ses officiers. J'ai la plus grande inquiétude sur leurs sort, et je pense à la jeune Madame Barthal(1).

(1) Le lieutenant de vaisseau Barthal, tué à Steenstraete, était le neveu du capitaine de vaisseau Louis Bertaud, beau-frère du commandant Bertrand.

«Et toute la journée se passa ainsi, aucun des deux adversaires ne pouvant avancer, et attendant la nuit pour ramener nos morts et nos blessés. Le colonel Delage, qui rentre à mon poste de commandement, fait prévenir l'amiral que la grande tranchée allemande n'a pas été prise, comme il l'avait cru. Les marins qu'on y a vus étaient des prisonniers, faits sans savoir comment. Il demande en même temps qu'on relève mon bataillon, éreinté par trois jours de tranchées. Et quelles tranchées, où l'on est dans l'eau jusqu'à mi-jambe et sans aucune couverture !»

«A la nuit, écrit l'amiral Ronarc'h, je fais rentrer au cantonnement le bataillon Kerros et le bataillon Bertrand, qui tenait le canal du Nord».

Cet échec d'une offensive irréalisable ne pouvait être reproché aux marins. Le général Hély d'Oissel tint à se faire présenter le capitaine de vaisseau Delage et le capitaine de frégate Bertrand, pour les remercier et les complimenter en présence de leur amiral.

Et il annonça que le général d'Urbal ordonnait une nouvelle attaque pour le lendemain, mais qu'il ne voulait plus demander de sacrifices aux marins; ce seront des cavaliers à pied et des chasseurs cyclistes qui mèneront l'attaque, sous le commandement de l'amiral. Ce dernier fit de telles réserves sur l'efficacité de semblables offensives sans une préparation suffisante d'artillerie que le général d'Urbal finit par renoncer à celle qu'il avait décidée.

## LE DRAPEAU DES FUSILIERS-MARINS

Les sacrifices des marins avaient été très durs. Pertes effrayantes en officiers et en hommes. Fatigues excessives, épuisement pour les survivants. «Il n'est pas un officier, pas un homme de la brigade, écrit un officier (cité par Le Goffic), qui ait autant souffert que pendant ce mois de décembre. Dixmude fut un enfer, et tous cependant aimeraient mieux recommencer un nouveau Dixmude qu'un nouveau Steenstraete».

Il faut continuer à «tenir». Le 27, le commandant Bertrand reprend le commandement du secteur du Pont de Steenstraete, ayant sous ses ordres les quatre compagnies de son bataillon et 500 dragons du 7ème régiment (commandés par le capitaine Mercier, fils de l'ancien ministre de la guerre). Secteur calme. Cependant, en deux jours, on compte trois tués et huit blessés.

Ensuite, cantonnement à Linde, puis à Fort-Mardyck, Et, le 11 janvier 1915, prise d'armes à Dunkerque : le président Poincaré vient remettre son drapeau à la brigade.

«La fête, écrit Charles Le Goffic, se déroula sans incident, et la seule surprise de la journée fut donnée par nos Jean Gouin (l'un des surnoms des marins), fiers de l'honneur qu'ils recevaient et qui voulurent s'en montrer dignes : au lieu d'une troupe fatiguée, à bout de souffle, ils présentèrent à leurs visiteurs le spectacle inattendu d'une formation manœuvrière de premier ordre. Merveilleux ressort du tempérament marin ! Les spectres de Melle, de Dixmude et de Steenstraete étaient déjà «parés» pour de nouvelles aventures».

#### L'ATTAQUE DE LA GRANDE DUNE (JANVIER 1915)

Pour le bataillon Bertrand, la «nouvelle aventure» commencera huit jours plus tard.

«Le général Foch, écrit l'amiral Ronarc'h le 19 janvier 1915, me prescrit de fournir un second bataillon au secteur de Nieuport. Le commandant Louis va prendre langue à Oostdunkerque et rapporte que ce bataillon est destiné au secteur des Dunes, qui n'a aucun rapport avec celui de Saint-Georges, où opère déjà le bataillon du Belloy, du 2ème régiment. Dans ces conditions, il est sans inconvénient que les deux bataillons appartiennent à des régiments différents, et je désigne le 3ème bataillon du 1er régiment, commandant Bertrand».

Alerté dès 9 heures du matin, le commandant Bertrand prend toutes les dispositions nécessaires. Il est avisé qu'il sera sous les ordres du général de Mitry, commandant le 20ème corps de cavalerie, comme renfort de bataillon.

«Au P.C. du général de Mitry, écrit Le Goffic, le capitaine de frégate Bertrand, qui avait précédé ses échelons, apprend que le cantonnement avait changé, mais que ce changement n'en implique aucun autre dans l'affectation et le mode d'emploi du bataillon : une opération sur Lombaertzyde et la Grande Dune était en préparation, et le général de Buyer, qui en était chargé, destinait les marins à servir de soutien aux tirailleurs et aux cavaliers à pied composant, avec quelques territoriaux, l'effectif ordinaire du secteur... A la date du 21 janvier, l'ennemi tenait plus fortement que jamais la Grande Dune et Lombaertzyde, d'où le général de Mitry projetait de les déloger avec l'appui des fusiliers-marins du bataillon Bertrand».

«Le 23 janvier, à midi 15, écrit le commandant Bertrand, je reçois par un chasseur cycliste un mot du commandant Jacquot, le commandant du secteur Nord de Nieuport, me convoquant à midi (!) à son poste de commandement, villa Hurtebise, à la sortie est de Nieuport Bains, pour y recevoir des ordres concernant l'envoi de mon bataillon aux tranchées ce soir même».

Le commandant Bertrand se rend à cette invitation.

Le commandant Jacquot, du 2ème tirailleurs, continue-t'il, «est un peu «estomaqué» de me voir arriver en lieutenant-colonel; il croyait n'avoir à faire qu'à un chef de bataillon. Mais ça ne fait rien. Les ordres sont les suivants : trois compagnies (9, 10 et 11) vont relever un bataillon de tirailleurs dans les tranchées de l'Yser. Une compagnie (la 12) va aller renforcer des escadrons de cavaliers à pied dans les tranchées du sous-secteur Sud. Les mitrailleuses et le poste de secours viennent aussi. Mais, comme je suis plus gradé que le commandant du secteur, je ne peux pas prendre le commandement du sous-secteur Nord, et je le confierai à Ferrat».

Les généraux de Mitry et de Buyer confirment ces dispositions.

Mais le 26, changement.

«Nous allons nous mettre à table, quand je reçois un message du général de Buyer; mon bataillon ne rentrera pas ce soir, mais sera arrêté aux cantonnements de Grenendyck en vue de coopérer, demain matin, comme soutien, à une action offensive qu'on va lancer contre les lignes allemandes. Ça, c'est très bon. Mais, si mon bataillon marche, je veux marcher aussi. Et je fais dire au général que j'irai prendre ses ordres de détail dans l'après-midi...

«J'allais monter en auto pour aller voir le général de Buyer, quand arrive un de ses officiers d'état-major, qui vient me mettre au courant de ce qui va se passer. Il me montre sur la carte l'endroit où l'offensive doit s'effectuer, faite par deux bataillons de tirailleurs renforcés de chasseurs cyclistes. Mes marins resteront en réserve dans les dunes de Grenendyck, prêts à se porter où on nous le dira. Et, comme je veux avoir d'autres détails, je l'engage à faire comme moi et à reprendre sa voiture.

«Une demi-heure plus tard, je suis chez le général, qui me confirme ce que m'a dit son officier d'état-major, et, sur l'annonce que mon bataillon va se trouver directement sous ses ordres, je vais en reprendre le commandement».

C'est le 28 seulement que le branlebas est ordonné. Le général de Buyer fait rechercher le commandant Bertrand et lui offre de se tenir auprès de lui pour suivre les opérations et être plus à sa portée pour recevoir ses ordres.

«Le général, écrit le commandant Bertrand, est installé à Hurtebise villa, dans la cave qu'occupait auparavant le commandant Jacquot. Il est là, entouré de son chef d'état-major, le colonel de Metz, de son brigadier, le colonel Cros, des tirailleurs, d'un colonel d'artillerie, Guillemin, et d'un tas d'autres officiers.

«L'attaque des tranchées allemandes du Polder et en même temps de la Grande Dune doit être menée par deux bataillons de tirailleurs sous les ordres du commandant Socquet, à gauche, (des tirailleurs) et Laget, à droite (des cuirassiers). Car il y a encore des cavaliers à pied et des chasseurs cyclistes, sous les ordres du commandant Jacquot, des tirailleurs également.

«A 9 heures commence le tir de préparation d'artillerie sur les positions allemandes, pendant 10 minutes, 45 pièces tirant quatre coups par minute, puis silence de 10 minutes et reprise du feu, mais cette fois à l'allure de dix coups à la minute. Nous montons dans le grenier de Hurtebise, d'où le coup d'oeil est merveilleux».

Ailleurs, ce n'est pas le coup d'oeil qui paraît merveilleux, mais la musique. Le célèbre écrivain Henri Ghéon, mobilisé comme médecin militaire, la décrit :

«Une heure avant l'assaut, l'artillerie prélude. Tumulte encore incohérent, celui de l'orchestre avant l'ouverture, quand chacun accorde son instrument. Le spectateur piétine, s'enivre du bruit et s'impatiente de ne pas voir le chef d'orchestre taper sur le pupitre et lever le bâton. Mais plus le tumulte s'accroît, plus on dirait qu'il tend à l'harmonie. Les trajectoires rasent le toit qui nous abrite; la mansarde bourdonne comme l'intérieur d'un violon. Tutti !...».

Un peu plus tard, Ghéon est auprès du lieutenant de vaisseau Dupouey, avec qui il a été mis en relation épistolaire par leur ami commun André Gide.

«- Est-ce beau, cette préparation d'artillerie ! murmure Dupouey.

«Elle avait atteint à son comble; la flotte au large; un peu partout les grosses pièces; devant nous l'innombrable chant des 75; derrière nous, à fleur de dune, le pètement du bonhomme 90, qui achevait de nous casser la tête, pour que l'ivresse y entrât mieux. Le ciel s'était magnifiquement dépouillé, le soleil ruisselait avec une telle magnificence qu'on eut dit que c'était lui qui chantait; ce tonnerre guerrier, c'était le son de la lumière. En vérité, on n'aura pas de peine à vaincre.

«Le bataillon de marins attendait ici, pour aller occuper les secondes lignes et, si ça marchait, passer de l'avant.

«- Nous irons peut-être à Ostende !

«Il ne doute de rien, le capitaine Dupouey; la mort est là, et il caresse la victoire».

«Mais, note de son côté le commandant Bertrand, le nuage de poussière soulevé est tel que, quand l'attaque de l'infanterie commence après 10 minutes d'un second tir très efficace (9 h 30), on ne voit pas grand chose. Aussi, pour ne pas être exposés aux marmites, nous descendons dans la rue nous mettre à l'abri de la façade.

«Nous descendons bientôt à la cave, où nous apprenons que la Grande Dune a été prise, ainsi que les tranchées du Polder. Le général est ravi. Mais il faut s'y tenir, et çà, c'est une autre affaire. Et, en effet, on nous apprend bientôt que nos hommes qui ont pris la Grande Dune ne peuvent tenir, pris en enfilade par les mitrailleuses que l'artillerie n'a pu démolir. Presque tous les officiers sont hors de combat, et ils ont des pertes énormes.

«Entre temps, le général m'a donné l'ordre de faire avancer mes deux premières compagnies; l'une, la 9ème, se met derrière le talus, l'autre, la 12ème, derrière les barricades de la rue de Nieuport; les deux dernières viennent les remplacer par la route de Goemeldyk.

«Et successivement nous voyons arriver de nombreux blessés. Le général ordonne d'essayer de reprendre la Grande Dune, car nous tenons toujours les tranchées du Polder. Mais c'est dur, nos hommes sont pris en enfilade...

«A midi, la 9ème compagnie reçoit l'ordre de se porter sur la rive droite de l'Yser, pour relever la compagnie de tirailleurs de Lorme, du côté du phare, qui reçoit l'ordre d'aller en avant (1). Immédiatement, je fais dire au capitaine Dupouey, de la 12ème, de la remplacer derrière le talus, à la 10ème (de Monts) de venir occuper la barricade de la grande rue de Nieuport, à la 11ème de rester à son poste.

(1) Pour ne pas alourdir le récit, nous mettons en note l'extrait suivant du carnet du commandant Bertrand : «Combien je regrette l'absence de notre bon aumônier, car il est bien certain que mon bataillon va passer sur la rive droite. A ce moment, j'aperçois l'aumônier militaire qui nous

«Midi 15. La 12ème compagnie reçoit à son tour l'ordre de se porter en avant sur la rive droite de l'Yser, aux ordres du commandant Jacquot, au château d'eau. Elle est remplacée aussitôt contre le talus par la 10ème compagnie, et je fais dire, à 1 h 15 à la compagnie de Lafournière, (11ème) de venir à son tour occuper les barricades de la grande rue.

«A 16 h 30, la 10ème reçoit l'ordre de se porter sur la rive droite de l'Yser, au château d'eau, aux ordres du commandant Jacquot. J'y envoie en même temps le capitaine Ferrat, qui prendra le commandement des deux compagnies. Je la fais remplacer contre le talus par la compagnie de Lafournière à 16 h 35.

«A 18 h 20, la section de mitrailleuses est envoyée aux ordres du commandant Jacquot. La compagnie de Lafournière reçoit l'ordre à son tour de se porter sur la rive droite, dans les abris dits des territoriaux, tout près de l'Yser, et nos compagnies ainsi passées rive droite sont remplacées dans leurs positions de la rive gauche par le 1er bataillon du 2ème régiment, commandant de Jonquières, qui vient d'être amené en autobus...

«J'assiste, dans ce poste de commandement du général à Hurtebise, à bien des choses intéressantes, mais navrantes en même temps. On apprend peu à peu qu'il faut abandonner tout le terrain conquis, renoncer à une reprise et qu'il faut se replier sur nos précédentes lignes. Et ce mouvement, qui est peut-être le plus sage, est dur à décider. Le général ne peut se décider à l'abandonner, le général de Mitry ayant donné l'ordre de prendre les tranchées ennemies... Nous avons progressé, et, hélas ! il faut y renoncer».

«Il a dit la messe dimanche dernier à Coxyde. Je vais le saluer et, comme il est en train de casser la croûte dans la rue, j'en fais autant et nous déjeunons ensemble. J'ai un œuf dur et de la viande froide, que je ne touche pas, car il m'offre du pâté d'alouette. Pour la peine, je lui offre du vin, qu'il n'a pas, et nous buvons dans le même quart, le mien. Il m'offre alors un peu de rhum, excellent, et, comme dessert, je me confesse à lui en marchant dans la rue, tandis que les obus pleuvent. Et il me dit que, si je vais au feu sur l'autre rive, il peut me donner la communion in extremis. Mais je n'ai pas eu à le faire. C'est égal, ce fut pour moi une grosse consolation, cette petite entrevue avec cet aumônier».

« Nous ne donnerons pas, écrit l'enseigne Poisson. L'offensive cesse, l'artillerie continue seule ». « Les marins, écrit de son côté le médecin Le Goffic, ne demandaient qu'à marcher. Peut-être, si on les eut fait donner à temps, la position eut-elle pu être conservée ».

Peut-être...

« On aurait pu faire mieux, écrit le commandant Bertrand, ou, du moins, ne pas se risquer dans pareille aventure avec si peu de troupes. Voilà trois fois que je vois chose pareille : faire des offensives avec trop peu de monde. Ce n'est pas deux bataillons qu'il aurait fallu, mais deux régiments sinon plus. Et puis, il y a une faute, qui, d'ailleurs, n'est pas imputable au général de Buyer. L'objectif principal était les tranchées du Polder, et l'incident la prise de la Grande Dune, insuffisamment préparée et étudiée. Or, ç'aurait dû être tout le contraire. Il fallait surtout s'attacher à la prise de la Grande Dune, d'une façon différente de celle employée. Car sa possession assurait ensuite celle des tranchées du Polder. Mais on s'est heurté, devant elle, à un redan fortifié, à des mitrailleuses battant de droite et de gauche. On ne pouvait tenir, d'autant plus que toutes nos mitrailleuses avaient été mises hors de combat dès le début. En somme, mauvaise journée, mais combien instructive ! et cependant on recommencera les mêmes fautes et on sacrifiera encore des vies humaines pour un si piètre résultat ».

Et, dans la nuit du 28 au 29 janvier, le bataillon va occuper les tranchées de première ligne du secteur Nord. Le commandant Bertrand a sous ses ordres, outre les quatre compagnies de son bataillon, une section de chasseurs cyclistes et trois sections de mitrailleuses (marins, dragons et hussards). Il visite son secteur : tranchées parfois à douze mètres de l'ennemi, boyaux trop souvent surplombés par les positions allemandes. Canonnade furieuse des deux artilleries. Bonnes explosives éclatant dans les tranchées, principalement « au cratère », position avancée de la Grande Dune. « Vers 23 heures, écrit l'enseigne Poisson, le commandant Bertrand vient lui-même au « cratère » (que déjà mes hommes appellent le trou de la mort) pour apporter des chevaux de frise, que nous allons tâcher d'interposer entre nos petits postes et ceux des Boches, distants à peine d'une douzaine de mètres. Par malheur,

les sapeurs territoriaux qui portent les appareils ne savent pas s'astreindre au silence, d'où dégelée de bombes. Quatre blessés ».

« Dans la nuit du 28 au 29, écrit l'amiral Ronarc'h, le bataillon Bertrand est passé en première ligne dans le secteur des Dunes, et il y subit des pertes sérieuses, en raison des nombreuses bombes et grenades qui sont jetées à bout portant ».

Ne parlant que de sa compagnie, l'enseigne Poisson dit : « Notre compagnie compte dix sept hommes de moins : trois tués, quatorze blessés. Pour quarante huit heures, c'est cher ; mais pas un centimètre de tranchée n'a été perdu. Nous sommes restés dans la tradition de la brigade, fidèles à « tenir » ; c'est ordinairement tout ce qu'on demande aux marins, et ils savent le faire ».

Le 1er février, c'est le retour au cantonnement de Coxyde, où le bataillon retrouve les autres éléments de la brigade, qui vient d'être affectée, à titre définitif, au groupement de Nieuport.

Et c'est, pour le 3ème bataillon, la garde du secteur Sud de l'Yser, compris entre le canal de Plaschendale et la route de Saint-Georges, avec l'Yser comme bissectrice. Les compagnies sont deux jours aux tranchées et deux en réserve dans les caves de Nieuport, le commandement aux tranchées étant assuré à tour de rôle par le capitaine de frégate et par l'adjudant-major. Puis quatre jours au cantonnement, et le cycle recommence.

Le commandement a renoncé aux offensives, mais la garde de l'Yser n'est pas exclusivement défensive. Le 25 mars, l'amiral donne l'ordre de s'emparer de la ferme Roode-Poort du polder de Nieuwendamme, que les Allemands visitent trop souvent et d'où ils voient de trop près ce qui se passe chez nous. « Le commandant Bertrand, chargé de l'opération, écrit Charles Le Goffic, la mena de la plus heureuse façon ». Les Allemands abandonnèrent cette ferme, sans attendre l'arrivée des deux détachements de marins, qui, la baïonnette au canon, et commandés par le lieutenant de vaisseau Ferrat, s'avançaient avec de l'eau jusqu'au ventre. Malheureusement, du fait de l'inondation du grand polder de Nieuwendamme, cette ferme devint intenable. Mais les Allemands ne se hasardèrent plus à s'y établir.

## LES TRANCHEES - PRISE D'ARMES : OFFICIER DE

LA LEGION D'HONNEUR (21 AVRIL 1915)

La vie de tranchées continue, avec ses routines, avec ses deuils.

« Nous venons avec le commandant, écrit Dupouey, de faire une ravissante promenade au clair de lune (le 31 mars) pour visiter les ouvrages de deuxième ligne. La nuit, les ruines de Nieuport sont encore plus belles et fantastiques avec d'in vraisemblables équilibres de poutres et de chevrons, de toits à cheval sur une cloison centrale, et plus rien au-dessous, - de murs penchés, de façades de trois ou quatre étages derrière lesquelles on voit le ciel et les étoiles. C'est une somptueuse et mélancolique promenade quand on pense aux pauvres gens dont la vie est ravagée ».

Et, quatre jours plus tard, Dupouey est tué, au moment, où, à 20 heures, étant relevé, il quitte sa tranchée.

Henri Ghéon, ayant appris sa mort, s'en vient, le 17 avril, à la baraque en planches des officiers, où il trouve, plus insouciant que jamais, la vie qui continue. « Ils redescendent des tranchées, écrit-il; ils ont tous leurs membres; ils sont gais. Ils vont prendre du thé avec des gateaux; ils m'invitent, et je me fais l'effet d'un croque-mort ».

Et cette visite nous vaut le croquis suivant du commandant Bertrand : « Cependant survient le commandant B.; haut comme une botte; il a l'air vif, la barbe en pointe toute pailletée d'argent : un camarade ! Il n'est pas de trop dans la fête. On boit, on potine, on plaisante ».

Et puis voici l'aumônier du 1er régiment, l'abbé Pouchard : « Petite figure pommelée, joues vermeilles et barbe brune, qui semble finet jovial plutôt que saint. C'est du moins mon impression, comme si Dieu n'avait pas donné le rire à l'homme pour signe de l'éloquence du cœur ! Il est très entouré; dans le tumulte des répliques, je perçois les taquineries dont les plus jeunes officiers le criblent : Toujours mauvaise langue, monsieur l'aumônier. Il rit et se défend ».

C'est cet abbé Pouchard - (il mourra trente ans plus tard, victime des mauvais traitements que les Allemands lui auront fait supporter pour son attitude sous l'occupation) - qui fera comprendre à Henri Ghéon quel saint était Pierre Dupouey.

Et voici le 21 avril. Prise d'armes à Coxyde-Bains pour remise de décorations. Le capitaine de frégate Bertrand reçoit la croix d'officier de la Légion d'honneur. En même temps sont faits chevaliers les lieutenants de vaisseau Béra, commandant la 9ème compagnie, Michel, du 2ème bataillon, et Deleuze, du 2ème régiment.

C'est l'occasion pour l'enseigne Poisson de nous donner le tableautin suivant :

« La revue se passe à l'arrière, pas loin du front. Le drapeau des zouaves, noblement déchiré au combat, le jeune drapeau des marins, défilent avec des bataillons de chacun des corps, territoriaux, zouaves et marins, devant les nouveaux décorés, que vient d'accoler le général Hély d'Oissel, tandis que la musique des zouaves, alerte, répète l'air enlevant : Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine, mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais.

« Cette petite revue, toute privée, si j'ose dire, faite entre nous, dans un coin perdu de Belgique, avec des troupes qui hier étaient au feu, qui y retourneront demain, avec, comme accompagnement dû aux cuivres, le grondement tout proche du canon, c'était plus pénétrant, plus réconfortant pour ceux qui y prennent part, que les plus solennels défilés du temps de paix.

« Faite ainsi, sans grand luxe de préparation, d'astiquage, de répétitions énervantes, parmi des troupes habituées depuis des semaines à combattre côte à côte, ces déploiements restreints perdent leur caractère grandiose, mais ennuyeux, pour n'être plus que des coups d'épée donnés à l'enthousiasme, à la confiance et à l'ardeur ».

Toute restreinte qu'elle fut, la cérémonie comportait un déploiement de troupes exceptionnel : un bataillon de marins (bataillon Petit), un bataillon du 11ème territorial, un du 1er et un du 4ème zouaves, les musiques des 1er et 4ème zouaves, avec deux

les ordres du commandant Biffaud. Le lendemain, 31 octobre, pour répartir le service sur un plus grand nombre d'unités, je fais remplacer ces quatre compagnies par quatre autres, commandées par le commandant Bertrand.

Petite corvée supplémentaire, pensait-on. On n'imaginait pas que l'orage allait éclater.

Le 1er novembre, le commandant Bertrand prend donc le commandement du sous-secteur Geleide-route de Lombaertzyde et s'installe au poste de commandement sis au redan, juste à l'extrémité de la passerelle Yser de l'Ouest, à toucher Nieuport. Il a sous ses ordres, en première ligne, trois compagnies, la 8ème du 2ème régiment (capitaine Derrien), la 9ème du 1er (capitaine Béra), et la 11ème du 1er (capitaine de la Fourrière), en deuxième ligne, deux compagnies de territoriaux; en réserve, devant occuper la troisième ligne, la compagnie Geslin, du 2ème régiment; et, enfin, au redan, une compagnie de marins (capitaine de Kermadec) et une de territoriaux. Le commandant Bertrand a, avec lui, le sous-lieutenant de tirailleurs Pachot, chef des bombardiers du secteur, qu'on a laissés à sa disposition, ainsi d'ailleurs que les mitrailleurs et les téléphonistes.

Et voici que, vers 3 heures 15 de l'après-midi, quatre shrapnells tombent en salve au-dessus de la deuxième ligne du secteur. C'est le signal du déluge, qui s'abat partout, à la fois sur Nieuport, sur les Cinq Ponts, sur les boyaux, sur les deuxième et troisième lignes et dans les tranchées de première ligne. Fusants, percutants de 77, de 105, de 125 pleuvent par dizaines. Puis ce sont les torpilles.

«Cependant, note le commandant Bertrand, pas de mitrailleuses. Mais toutes les apparences d'une préparation d'attaque. Alerté le secteur. Fait faire tir de barrage à la batterie 2 bis, qui me semble tirer bien lentement. Je suis obligé, plusieurs fois, de lui dire de continuer le feu. Je fais également tirer la «Rageuse», qui prend en enfilade les tranchées ennemies. Lancé aussi une cinquantaine de bombes avec les 58 de deuxième ligne. Envoyé renforcer les première et deuxième lignes. Ferrat est allé sur le front, les communications téléphoniques ayant été coupées au début, et organise l'arrivée des réserves. Grâce au dévouement

des téléphonistes tirailleurs, la communication téléphonique peut être rétablie. Un dépôt de munitions saute dans le secteur alpha. Envoyé des munitions de rechange. Le bombardement très violent dure une heure et demie, avec une légère accalmie au début.

L'amiral Ronarc'h consacre à ce bombardement les lignes suivantes :

«Dans l'après-midi du 1er novembre, quelques heures avant qu'elles soient relevées par les tirailleurs, ces quatre compagnies reçoivent un bombardement très violent, accompagné de nombreuses torpilles et d'une forte fusillade. Le commandant Bertrand déclenche les tirs de barrage et met en action tous ses lance-bombes, pendant que j'alerte les réserves; mais les Allemands ne font aucune attaque d'infanterie.

«Le changement des troupes du secteur les a probablement inquiétés, et ils ont cru à la possibilité d'une attaque de notre part, qu'ils ont voulu désorganiser avant qu'elle ne se produisit. Ce remplacement de 48 heures nous coute 35 hommes et 3 officiers, dont un tué.

C'était beaucoup pour une heure et demie de bombardement. C'est dire son intensité. Cette journée du 1er novembre 1915 laissa dans l'esprit de ceux qui la vécurent au Mamelon vert un souvenir terrible.

«Certains de ces hommes, écrit Charles Le Goffic, étaient pourtant de vieux briscards; ils croyaient tout connaître des horreurs de la guerre, en avoir épuisé toutes les horreurs; - J'ai vu un bombardement violent le 10 novembre, écrit Luc Platt; un sérieux le 9 mai; j'en ai vu un terrible hier; il n'a duré qu'une heure, mais tous nous avions fait le sacrifice suprême, nous avions dit : c'est fini.

## LA SUPPRESSION DE LA BRIGADE

Ce n'est pas fini : la garde sur l'Yser continue.

Mais, le 9 novembre, le bruit court que la brigade va être dissoute et que officiers et marins vont être utilisés par la marine. «Je le regrette», écrit le commandant Bertrand. Puis on apprend qu'un bataillon sera maintenu avec le drapeau, et que c'est le capitaine de frégate Lagrenée qui le commandera.

En attendant, la garde continue. Le 16 novembre, à Saint-Georges, deux tués. Le commandant Bertrand ordonne un tir de représailles.

Le «colonel» Delage part pour Paris. Le capitaine de frégate Bertrand reçoit, le 28 novembre, un ordre le nommant jusqu'à son départ au commandement du 1er régiment.

Court commandement, de 48 heures. Le commandant Bertrand, avec son bataillon, part pour Paris le 30 novembre.

Le 19 novembre 1915, le général commandant en chef Joffre avait signé l'ordre du jour suivant :

«Avant que la brigade de fusiliers-marins ne quitte la zone des armées, le général commandant en chef tient à leur exprimer sa profonde satisfaction pour les brillants services qu'elle n'a cessé de rendre au cours de la campagne, sous le commandement de son chef l'amiral Ronarc'h.

«La vaillante conduite de la brigade dans les plaines de l'Yser, à Nieuport et à Dixmude, restera aux armées comme un exemple d'ardeur guerrière, d'esprit de sacrifice et de dévouement à la patrie.

«Les fusiliers-marins et leurs chefs peuvent être fiers des nouvelles pages glorieuses qu'ils ont écrites au livre de leur corps».

Le 12 décembre 1915, l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, publiait l'ordre du jour suivant :

«Officiers, officiers-mariniens, quartiers-maîtres et marins.

«En portant à votre connaissance l'ordre du jour pris par le général en chef au moment où la plus grande partie de la brigade de marins cesse de servir sous son haut commandement, je tiens à y joindre les sentiments de reconnaissance de la Marine envers ceux que sur le front on nommait «la Garde», et dont on a pu dire, dans une lettre émouvante demandant le maintien à l'armée de leur glorieux drapeau qu'«aucune troupe d'élite, à aucune époque, n'a fait ce qu'ils ont fait comme somme de bravoure et de longue endurance».

«Ces belles paroles resteront, avec l'ordre du jour du général en chef, le plus précieux des témoignages, et la Marine toute entière sera, comme moi, très fiers des marins qui nous l'ont valu».

Et à cet ordre du jour le ministre ajoutait la décision suivante :

«Ces ordres du jour seront affichés dans les batteries de nos bâtiments et les services de nos ports, sous notre devise «Honneur et Patrie» et y resteront en permanence pour que les équipages de demain sachent ce qu'ils auront à faire pour se montrer dignes des marins de Dixmude et de l'Yser».

Certes, d'autres unités et d'autres formations entreront à leur tour dans l'histoire et dans la légende, mais le souvenir de la brigade de fusiliers-marins restera vivace.

Dans l'ordre du jour du 5 juillet 1919, qui décorera de la Légion d'honneur le drapeau des fusiliers-marins, le président de la République Poincaré, avant d'évoquer les nouvelles pages de gloire que le bataillon subsistant aura écrites en 1917 et 1918, rappellera que la formation des fusiliers marins «s'est parfaitement illustrée en 1914 et 1915, à l'effectif d'une brigade sous les ordres du contre-amiral Ronarc'h, dans les plaines de Nieuport et de Dixmude». Et il la qualifiera ainsi :

«Troupe splendide, d'un esprit magnifique, qui n'a cessé, au cours de la campagne, de donner des preuves éclatantes de

son esprit de sacrifice, de son dévouement à la Patrie, de son enthousiasme guerrier». (1)

COMMANDANT DU «GLAIVE» ET DE  
L'ESCADRILLE DES TORPILLEURS ET CANONNIERES  
DE BRETAGNE

(17 DECEMBRE 1915 - 26 OCTOBRE 1917)

Après ces douze mois d'un commandement au front, revenu avec la rosette d'officier de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec palme, le capitaine de frégate Bertrand attendait une autre récompense : un commandement à la mer.

Elle ne tarda pas à venir. Le 17 décembre 1915, il est nommé au commandement du torpilleur d'escadre «Glaive» et d'une escadrille de torpilleurs d'escadre. Il va aussitôt prendre son commandement à Saint-Nazaire, où se trouve le «Glaive» dont la base est Brest.

(1) Plus tard, remettant la croix de guerre à la ville de Nieupoort, le chef de l'Etat tint à rappeler que «le combat effroyable, sous la pluie des minnenwerfer et des bombes-torpilles», fut mené, à la Grande Dune et à Lombaertzyde, avec les tirailleurs et les cavaliers à pied, par «les fusiliers-marins qui revenaient, couverts de gloire, de Dixmude, de Steenstraete et de Saint-Georges». Le mot de sacrifice revient plusieurs fois dans les citations de la brigade. A propos de chiffres, citons l'amiral Ronarc'h : «En y comprenant l'effectif au départ du camp retranché de Paris, mais non les blessés récupérés, 340 officiers et environ 13.500 officiers-mariniers, quartiers-maitres et marins ont servi dans les rangs de la brigade de marins, entre le mois d'octobre 1914 et le mois de novembre 1915. Dans le même laps de temps, la brigade a perdu en tués, blessés et disparus, 172 officiers, 346 officiers-mariniers, et environ 6.000 quartiers-maitres et marins, soit la totalité de son effectif normal. «Je prend ces indications dans l'exemplaire qu'il a dédié» au commandant Bertrand, en souvenir des dures épreuves subies ensemble».

Dur commandement, car le «Glaive», sur lequel est arboré le triangle tricolore, marque de commandement d'un groupe de bâtiments armés, prend son tour comme les autres, et le commandant de l'escadrille des torpilleurs et canonnières de Bretagne (tel est devenu le titre de cette formation) sort avec son torpilleur chaque fois que vient ce tour. Nous n'entrerons pas dans le détail de chacune de ces sorties : protection des convois amenant les troupes russes, puis des navires chargés des contingents américains, escortes des cuirassés et des croiseurs, poursuites d'éventuels sous-marins.

Citons seulement cet extrait du rapport adressé le 27 février 1917, au contre-amiral Aubry, commandant la 3ème division légère, par le capitaine de vaisseau de Champeaux, commandant le croiseur-cuirassé «Condé» :

«J'ai l'honneur de vous rendre compte de ma traversée de Brest à Plymouth, sans autre incident qu'une brume particulièrement épaisse à partir de 3 heures du matin. Ces circonstances de temps m'ont séparé des torpilleurs d'escorte... Le «Glaive» a su très habilement me rallier sous le signal de brume d'Eddystone. A 10 heures du matin, j'étais amarré dans l'intérieur de l'arsenal de Devonport. J'ai rendu aussitôt liberté de manoeuvre au Glaive, qui a appareillé à 16 heures 30 pour Brest... Je vous serais reconnaissant, Amiral, si vous le jugez à propos, de témoigner toute ma satisfaction au commandant du «Glaive».

L'amiral Aubry s'empressa de faire la communication suivante :

«Je communique ce rapport de mer à Monsieur le capitaine de vaisseau commandant les patrouilles de l'Océan, en le priant de vouloir bien féliciter de ma part Monsieur le capitaine de frégate Bertrand, commandant le «Glaive», pour la manière dont il s'est acquitté de son service d'escorte du «Condé» de Brest à Plymouth».

## COMMANDANT DU FRONT DE MER DU HAVRE

(21 JANVIER 1918 - 3 MARS 1920)

A la fin de son commandement, le capitaine de frégate Bertrand remplit les fonctions de substitut du commissaire du gouvernement près le 2ème Conseil de guerre permanent. C'était un poste d'attente. Par décret du 21 janvier 1918, il fut appelé au commandement du Front de mer du Havre.

M. Albert Chatelle, qui a publié en 1949 un livre important sur «La Base navale du Havre et la guerre sous-marine secrète en Manche, 1914-1918» nous donne des précisions sur ce poste :

«En 1916... le rôle du camp retranché du Havre est terminé depuis déjà longtemps. C'est maintenant le front de mer et la base navale qui vont assurer un rôle extrêmement important dans la bataille incessante qui, pendant toute la guerre, va se livrer au large du Havre et dans les eaux glauques de la Manche».

En mars 1917, l'amiral Didelot, nommé gouverneur du Havre le 8 février, envoie au ministre de la Marine un projet de réorganisation des services de la Marine, dont l'importance allait croissant.

«L'artillerie du front de mer et marine du Havre, écrit M. Chatelle, prendra l'appellation définitive et consacrée de Front de mer du Havre. Il aura alors un effectif d'environ 700 ou 800 marins, dont 170 ou 180 artilleurs. Ce Front de mer fut d'abord commandé par le capitaine de frégate Vincent-Bréchignac. Le service de la surveillance de la rade est alors assuré par huit torpilleurs et quatre patrouilleurs, qui s'ajoutent aux effectifs des dragueurs et patrouilleurs au large... En 1918, le Front de mer passait sous les ordres du capitaine de frégate Emile Bertrand, qui s'était vaillamment battu sur le front de l'Yser avec les fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h».

Une activité intense se déployait, de nombreux navires de guerre avaient à entrer dans le bassin de la Citadelle ou à en sortir. «Ils dépendaient, écrit encore M. Chatelle, de deux orga-

nisations : le Front de mer et les patrouilles de Normandie. Une division de torpilleurs anglais se trouvait rattachée au Front de mer. On comptait, pour ce dernier service, 6 torpilleurs, 18 dragueurs ou arraisonneurs; pour la patrouille de Normandie, 29 torpilleurs, chalutiers, sous-marins et escorteurs. Enfin, la division anglaise, dont une partie était, il est vrai, basée sur Trouville, comptait 40 unités.»

Signalons, parmi les activités de l'année 1918, la création d'un service d'écoute microphonique, établi en septembre dans une villa reliée par un fil direct avec le Front de mer. Le 7 novembre, il entra en service. Quatre jours plus tard, c'était l'armistice.

En avril 1918 le commandant Bertrand avait pu avoir une permission pour assister au mariage, à Toulon, de son fils Guy, sous-lieutenant d'artillerie à titre temporaire (1). Mais la permission a été brève, pour le père comme pour le fils, car l'offensive allemande commençait, à laquelle allait répliquer, un peu plus tard, l'avance victorieuse des alliés.

11 novembre 1918. L'armistice n'était pas la paix, chacun resta à son poste.

Et le 23 septembre 1919 le roi George d'Angleterre fit remettre au capitaine de frégate Bertrand la cravate de «compagnon honoraire» du «most distinguished order of St Michael and St George». Rare et précieuse distinction, qui montrait combien l'Amirauté britannique avait estimé l'action du commandant du Front de mer du Havre.

(1) Les témoins furent, pour le marié, le vice-amiral Mallomé et M. Léonce Paul, vice-consul du Portugal à Toulon; pour la mariée, ses oncles, le docteur Constant Rabert, médecin principal de la marine, et M. Max Coccoz, notaire suppléant à Marseille.

EN RETRAITE (10 JUIN 1920) CAPITAINE DE VAISSEAU

DE RESERVE (10 JUIN 1920) COMMANDEUR DE

LA LEGION D'HONNEUR (30 AVRIL 1921)

La paix signée, le commandant Bertrand obtint un congé de convalescence de trois mois, à compter du 3 mars 1920. Puis il décida, bien que n'étant pas atteint par la limite d'âge, de prendre sa retraite à titre d'ancienneté de service (1). Par décision ministérielle du 22 mai 1920, il y fut admis pour compter du 10 juin 1920 et, par décret de même date, il fut nommé avec son grade dans la réserve de l'armée de mer.

Mais, quatre jours plus tard, par arrêté du 26 mai, il fut inscrit d'office au tableau d'avancement pour le grade de capitaine de vaisseau dans la réserve de l'armée de mer, et un décret du même jour le promut, pour compter du 10 juin 1920, capitaine de vaisseau.

La Marine s'aperçut, toutefois, qu'elle n'avait pas récompensé comme il le fallait les services de cet officier supérieur. Le 6 juillet 1921, le capitaine de vaisseau Bertrand fut inscrit au tableau spécial et promu, pour compter du 30 avril 1921, commandeur de la Légion d'honneur.

(1) Au 10 juin 1920, le commandant Bertrand, qui n'avait pas 54 ans, comptait 36 ans 8 mois et 9 jours de services effectifs, ce qui, avec les bonifications et les campagnes, représentait un total de 57 ans 3 mois et 9 jours de services.

- III -

10 JUIN 1920 - 30 DECEMBRE 1954

SERVICES D'HONNEUR PRINCIPERS

AU SERVICE D'HONNEUR DU DUC DE MONTPENSIER

La carrière maritime du commandant Bertrand était terminée, mais une nouvelle activité allait lui succéder.

En prenant sa retraite sans attendre la limite d'âge, il répondait au désir d'une haute personnalité, S.A.R. le prince Ferdinand d'Orléans, duc de Montpensier, frère cadet du chef de la Maison royale de France Monseigneur le duc d'Orléans. Dans une France royale il eut été «Monsieur, frère du roi».

C'est en 1908, à Saïgon que le lieutenant de vaisseau Bertrand avait été présenté au duc de Montpensier. Le commandant de l'Achéron invita à plusieurs reprises le prince sur son navire; ce geste toucha profondément ce «Fils de France», qui, empêché par une loi, heureusement abrogée depuis, de servir sous le pavillon français, avait été officier dans la marine espagnole. Ainsi commencèrent des relations qui se transformèrent vite en une véritable sympathie, nous pouvons même dire en une vraie amitié.

Le duc de Montpensier, en 1908, était à Saïgon, préparant un voyage qu'il avait entrepris de faire de cette ville jusqu'à Angkor, en automobile, moyen de transport qui n'avait jamais été utilisé sur ce trajet et que l'état des routes en Indo-Chine semblait condamner. Il réussit, et, dans le livre qu'il publia en 1910 sous le titre «La ville au bois dormant, de Saïgon à Angkor en automobile», ce prince cite à deux reprises (pages 30 et 86) le commandant Bertrand.

Et dès cette date il lui dit : «Si vous quittez la marine, je vous attache à ma personne et à mon service d'honneur».

## AU SERVICE D'HONNEUR DU PRINCE SIXTE DE BOURBON DE PARME

Quand le prince Sixte de Bourbon de Parme apprit la dispersion de la maison du duc de Montpensier, il envisagea d'attacher à sa personne le commandant Bertrand. C'est sur le front des Flandres qu'il l'avait connu. Le prince Sixte et son frère Xavier servaient dans l'armée belge comme lieutenants d'artillerie dans un secteur voisin de celui que tenaient les fusiliers-marins, lorsque l'abbé Pouchard, qui avait été chapelain de la maison de Parme et qui était aumônier du premier régiment de marins, les invita à sa «popote», le 27 novembre 1915, avec quelques officiers français. Princes «fort aimables et très sympathiques», note dans son carnet le commandant Bertrand, qui était l'un des convives.

Puis le prince l'avait revu à Paris, dans ses fonctions auprès du duc de Montpensier. Le sachant libre, il lui proposa de venir auprès de lui. C'est le 18 décembre 1923 que le capitaine de vaisseau Bertrand commença ses nouvelles fonctions. A ce sujet, il reçut, le 14 janvier 1924, une lettre de la duchesse de Guise qui l'en le remerciant de ses vœux, lui disait qu'elle était très heureuse de le savoir auprès du prince Sixte, prince plein de chevalerie aux sentiments délicats, et que la princesse était la bonté même.

Les fonctions du commandant Bertrand auprès de prince ont été décrites par l'excellent écrivain Philippe Amiguet dans son livre «La vie du prince Sixte de Bourbon» paru en 1936 (pages 193 et 194) :

«Le bureau de la rue de Varenne où il (le Prince) écrivit, tour à tour, «la Reine d'Etrurie», «Au cœur du grand désert», des centaines d'articles et de notes, était un sanctuaire bien gardé. Le commandant Bertrand, aide-de-camp du prince, y montait une faction vigilante, écartant sans pitié les fâcheux, les curieux et les intrigants, toujours à l'affût. Cet officier de marine, qui avait fait les campagnes du Tonkin et de Madagascar (1), sera l'un

(1) Philippe Amiguet n'omit pas de rappeler, dans une note, les services du commandant Bertrand pendant la guerre de 1914-1918.

des plus fidèles collaborateurs de Sixte de Bourbon. Il l'aidera dans ses recherches historiques, copiera ses manuscrits, les illustrera de nombreux dessins à la plume. C'est ainsi que «le Voyage de Nicée», qui n'a pas été publié, est rehaussé de vignettes et de tableautins dûs à son talent. Conseiller, secrétaire, confident, ce marin tiendra dans la vie de son maître une place de première grandeur».

En dehors de cette vie de travail rue de Varenne, les fonctions du commandant Bertrand comportaient une vie extérieure, un «service d'honneur». Notons seulement sa présence à quelques mariages princiers : mariage du roi Léopold III de Belgique avec la princesse Astrid de Suède (novembre 1926); mariage du prince Xavier de Bourbon de Parme avec Mademoiselle Madeleine de Bourbon-Busset (12 novembre 1927), à l'occasion duquel le commandant Bertrand servit de gentilhomme d'honneur à S.M. l'impératrice Zita; mariage du prince Gaétan de Bourbon de Parme avec la princesse Marguerite de Tour et Taxis (29 avril 1931), où l'impératrice Zita fut escortée par le capitaine de vaisseau Bertrand et le capitaine de corvette comte Hector de Béarn, lui aussi un ancien de la brigade de fusiliers-marins.

C'est au cours de cette période que le roi des Belges fit le commandant Bertrand commandeur de l'ordre de la Couronne (12 mars 1927) et que la grande-duchesse de Luxembourg lui conféra la plaque de grand-officier de l'ordre d'Adolphe de Nassau (12 novembre 1927).

Et les lecteurs des carnets mondains de l'époque remarquaient souvent le nom du commandant, accompagnant ou représentant le prince Sixte.

Parmi de nombreuses photographies de cette époque, nous avons sous les yeux celle où le capitaine de vaisseau Bertrand est derrière le roi Alphonse XIII d'Espagne, à l'arrivée à Paris de ce souverain exilé, qu'il était venu saluer au nom du prince, et à côté de diverses personnalités, entre autres le général représentant le président de la République.

A côté des séjours à Paris, il faut mentionner ceux que le commandant Bertrand fit à Pianore, en Italie, dans la propriété

des princes de Parme, où il vécut aux côtés de divers princes et princesses de cette maison.

C'est de Pianore qu'il alla à Rome faire son pèlerinage pour l'année sainte.

C'est de Pianore qu'il eut à être en contact avec le ministre de la maison royale d'Italie. Devant nous est le télégramme officiel et «urgentissimo» que ce ministre lui adressa le 11 octobre 1927 pour lui dire que Sa Majesté recevrait avec beaucoup de plaisir LL. AA. RR. les princes Sixte et Xavier de Bourbon à San Rossore. C'était la reprise des relations entre la maison de Savoie et une branche de la maison de Parme.

Dans son livre «Au cœur du grand désert. Journal de la mission Alger-Tchad», paru en 1931, le prince Sixte, présentant les membres de la mission, ajoute : «L'expédition comptait enfin un membre honoraire et sédentaire, le capitaine de vaisseau Bertrand, dont le zèle et le dévouement, que j'apprécie si hautement depuis huit ans, me permirent d'achever à temps les préparatifs du voyage».

Cette haute appréciation, le prince la manifesta au commandant Bertrand en étant témoin du mariage de son fils Paul le 4 mai 1931, venant en personne à l'église Saint-Sulpice, malgré son mauvais état de santé, et se faisant accompagner par la princesse Sixte et par sa sœur la princesse Henriette de Bourbon de Parme (1).

(1) L'autre témoin du mariage fut son frère Guy; ceux de la mariée l'un de ses frères, Louis Renié, ingénieur civil des mines, et son oncle le vice-amiral Louis Dubois. La bénédiction nuptiale fut donnée par le R. Père J. Renié, mariste, frère de la mariée.

Ce mariage fut l'occasion pour le commandant Bertrand de recevoir de précieuses marques d'estime et de sympathie. S.A.I. et R. le prince Pierre d'Orléans Bragance lui écrivit le 19 avril 1931 (onze jours après le mariage de la princesse Isabelle, sa fille, avec le comte de Paris);

«Je vous remercie bien de votre aimable lettre par laquelle vous m'annoncez le prochain mariage de votre fils. Nous vous prions, la Princesse et moi, de recevoir nos félicitations et de transmettre nos vœux de bonheur aux fiancés.

Puis ce fut, hélas!, la longue et douloureuse maladie du prince Sixte, sa mort (14 mars 1934), ses obsèques à Souvigny, le service funèbre à Notre-Dame, où le commandant Bertrand fut chargé d'accueillir S.M. l'impératrice Zita et l'archiduc Otto, puis, le soir, la mission d'aller, avec le comte Hector de Béarn, et l'abbé Pouchard, déposer sur la tombe du soldat inconnu les gerbes et les couronnes qui avaient orné le catafalque du «prince au cœur français» que fut ce prince de Parme descendant de Louis XIV.

La princesse demanda au commandant Bertrand de continuer à rester attaché à son service avec le titre de chambellan, ce qu'il fit jusqu'à ce que la deuxième guerre mondiale vint supprimer toute manifestation de vie mondaine.

(suite de la note) «Je serai très heureux d'assister au mariage. Je vous prie de me faire savoir l'heure.

«Recevez, cher commandant, mes meilleurs souvenirs et croyez-moi votre très affectueux P. d'Orléans Bragance.

Citons deux autres lettres :

«En exil, 25-4-31. La Duchesse de Guise se joint à moi pour vous envoyer toutes nos meilleures félicitations, en vous demandant de transmettre aux heureux fiancés tous les vœux que nous formons de tout cœur pour leur bonheur. Jean».

«Manoir d'Anjou, Woluwe St Pierre, près Bruxelles, Le 13 juin 1931. Cher commandant, si je ne vous ai pas encore répondu, c'est que votre lettre ne m'a pas été transmise et que je ne l'ai trouvée qu'avant hier à mon retour de voyage.

«J'ai été si heureux d'apprendre que votre fils se mariait, et je forme, pour son bonheur, les vœux les plus affectueux.

«J'espère beaucoup vous revoir. Ce serait, pour moi, une véritable joie que de me rappeler les souvenirs de Randan.

«En vous priant de m'excuser de vous écrire avec autant de retard, je vous prie de me croire toujours votre affectueux Henri, comte de Paris».

S. M. la reine Amélie de Portugal envoyait par télégramme ses vœux très affectueux; et S. M. l'impératrice Zita écrivait, le 4 mai, à son frère le prince Sixte : «J'ai bien prié aujourd'hui pour le bonheur du jeune ménage Bertrand».

Mentionnons encore les vœux de LL. AA. RR. l'infant Carlos de Bourbon et l'infante Louise, le prince et la princesse Xavier de Bourbon de Parme; la princesse Isabelle de France, comtesse de Bruns d'Harcourt, la princesse Françoise de France, princesse Christophe de Grèce; la princesse Anne de France, duchesse des Paullies.

Quant au prince et à la princesse Gaëtan de Bourbon de Parme, c'est de vive voix, à Ile Rousse, en Corse, au cours d'une rencontre en voyage de noces, qu'ils présentèrent leurs vœux aux nouveaux époux.

Pendant cette période de retraite active (1), le capitaine de vaisseau Bertrand restait très fidèle à son passé maritime et militaire. Il faisait très adroitement des modèles réduits des navires évoquant toute sa carrière; il poursuivait ses recherches historiques. L'Académie de Marine décerna une médaille à son travail manuscrit sur «Les réformes administratives du maréchal de Castries, ministre de la marine sous Louis XVI»; il écrivit une vie, restée inédite, de Bertrand de Molleville, le célèbre contre-révolutionnaire qui fut, lui aussi, un ministre de la marine de Louis XVI. Le Carnet de «la Sabretache», société dont il était l'un des plus anciens membres, publia une étude sur «Les gentilshommes à bec de corbin». A la Société des Etudes Historiques, dont il devint le vice-président, puis le président, il présenta diverses communications.

Il s'intéressa à l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem, dont il avait si bien réalisé la vieille et noble devise :

«Et en guerre et en paix,  
«Et sur terre et sur mer».

Il accepta même d'être membre de son conseil en 1929-1930 sur la demande du représentant du Patriarche protecteur spirituel de l'Ordre et devint ainsi l'un de ses grand'croix. Il fut aussi inscrit dans l'Ordre chevaleresque de la Milice de Jésus-Christ, et, pèlerin de Rome et de Jérusalem, fut heureux de recevoir la croix de Latran et la croix de Terre Sainte.

Il lui était agréable, aux réunions de l'Association des anciens élèves de l'Ecole Navale, à celles de l'Amicale des anciens fusiliers-marins, et à d'autres, de retrouver de vieux camarades, des officiers plus jeunes et d'anciens marins qui avaient été sous ses ordres ou à ses côtés. Il tint à être présent lors de l'inauguration de la stèle érigée à la mémoire des fusiliers marins, en 1938, à Laffaux, où; pour la dernière fois, on le vit, en uniforme, défilier, avec les officiers survivants de la brigade et du bataillon, en tête de leurs anciens compagnons de guerre.

(1) C'est pendant cette période que le commandant Bertrand eut la grande satisfaction de recevoir dans l'Ordre de la Légion d'honneur son cousin (par les Benouet) Abel Moureux, contrôleur à l'administration des monnaies, fait chevalier.

Cette cérémonie avait été retardée à cause des menaces de guerre. La guerre, la nouvelle, n'avait subi, elle aussi, qu'un retard.

## LES QUINZE DERNIERES ANNEES

(1939 - 1954)

Lorsqu'éclate la guerre de 1939, le capitaine de vaisseau Bertrand va avoir soixante treize ans. Vainement offre-t'il de servir là où il pourrait être utile.

Après quelques semaines d'anxiété, une tranquillité, hélas! trompeuse, règne en France. Le 18 avril 1940, le commandant et Madame Bertrand sont à Toulon pour le mariage de leur petite-fille Marie-Thérèse Bertrand avec le sous-lieutenant (aujourd'hui colonel) Philippe Granotier-Chastel, de la dernière promotion de Saint-Cyr. Comme vingt-deux ans auparavant, la permission est de courte durée, pour le jeune marié, et pour son beau-père Guy Bertrand, qui, ingénieur E.S.E., secrétaire général de la Compagnie Générale Française des Tramways, est en septembre reparti aux armées comme capitaine d'artillerie, chef de l'état-major d'une artillerie divisionnaire.

Quelques semaines plus tard, c'est l'invasion avec toutes ses angoisses, l'occupation avec toutes ses misères et toutes ses tristesses. Un rayon de soleil illumine cette période sombre : le 4 février 1943, l'abbé Pauchard, le compagnon du front de l'Yser en 1914-1915, vient célébrer, en l'église Saint-Sulpice, la sainte messe pour les noces d'or de ses amis. A cette joie familiale succède une grande douleur. Le capitaine Guy Bertrand, qui avait été fait prisonnier avec son général dans la forêt de Charmes, a été libéré provisoirement comme «traminot». Mais, - comme le rappellera la citation à l'ordre du corps d'armée qui lui sera décernée -, au cours de la retraite de juin 1940, où il avait été «un exemple vivant de vaillance et de présence d'esprit», il s'était dépensé et épuisé au point de contracter une maladie qui

s'aggrava et l'enleva. Le 4 février, il sert la messe de l'abbé Pouchard. Le 19 mars, il meurt très pieusement. Sur le parvis de l'église de La Trinité, ses parents, stoïques mais très douloureusement atteints, entendent, prononcé par ceux qui ont été ses chefs civil et militaire, le président Boule et le général Loiseau, l'éloge de cet officier, « type idéal du chef d'état-major », mort pour la France.

Enfin, voici la libération de Paris et de la France, qui permet aux familles de se retrouver, de se regrouper.

Le 9 juillet 1945, le commandant Bertrand, en accord avec tous ses enfants, fait constater sa possession légitime du surnom terrien de « la Grassière », non par vanité, mais pour individualiser son nom, avec toutes les obligations morales qui en résulteront pour lui et pour ses descendants.

Les années passent. Le 4 février 1953, dans l'appartement de la rue Cassette à Paris, on célèbre les noces de diamant. Enfants, petits-enfants, arrière petits-enfants, neveux, petits neveux, et quelques amis, auxquels s'est jointe S.A.R. la princesse Sixte de Bourbon de Parme, sont réunis pour fêter ces soixante ans de mariage. S.S. le pape Pie XII a daigné envoyer sa bénédiction apostolique, dont lecture est donnée par M. le curé de la paroisse Saint-Sulpice, venu apporter ses vœux.

Seule est éloignée, séparée par sa clôture, la fille du commandant et de Madame Bertrand, Anne-Marie, qui, renonçant à une belle carrière de peintre portraitiste (elle avait exposé au Salon des artistes français), est moniale bénédictine à l'abbaye de Notre-Dame de Wisques, près de Saint-Omer, depuis 1931. Mais spirituellement ses parents sont très proches d'elle. Ils se font faire recevoir oblats bénédictins et ont décidé de se faire inhumer dans le cimetière communal de Wisques, jouxtant le cimetière des moniales.

Le 30 décembre 1954, le capitaine de vaisseau Bertrand, dont le cerveau est resté lucide jusqu'à la veille et qui a pieusement reçu les sacrements de l'Eglise, s'éteint. Ses funérailles sont célébrées en l'église Saint-Sulpice, sa paroisse. Un pavillon tricolore drapé son cercueil, sur lequel sont posés son sabre, sa

casquette et ses épaulettes. Deux coussins portent ses ordres et ses décorations. S.A.R. la princesse Sixte de Bourbon de Parme et sa fille, la princesse Isabelle, comtesse Roger de la Rochefoucauld, ont pris place devant les dames de la famille. Le secrétaire d'état à la Marine s'est fait représenter, ainsi que l'amiral directeur du personnel militaire de la Flotte, rendant ainsi hommage à un officier qui a fait honneur à la Marine.

Puis un fourgon emporte la dépouille funèbre à Wisques. Lorsqu'il arrive, il fait nuit, la neige tombe à gros flocons sur la terre toute blanche. Eclairés par la pâle lueur de lanternes, le Rev. Dom Doyère, prieur de l'abbaye bénédictine Saint-Paul de Wisques, - (un ancien commissaire de la marine, qui a été, lui aussi, à la brigade de marins, à l'ordre de laquelle il a été cité), le Père Wallart, curé de Wisques, et M. Fichaux, maire de la commune, sont présents et l'accueillent.

Quarante jours plus tard, Madame Bertrand s'éteint à son tour; son corps vient rejoindre, dans la terre du cimetière de Wisques, celui de son compagnon pendant plus de soixante ans (1).

Une pierre très sobre fut posée sur leur tombe, portant, en-dessous d'une croix à huit pointes, - la croix de l'ordre de Saint-Lazare, - l'inscription suivante :

IN SPE RESURRECTIONIS  
EMILE JULES LOUIS BERTRAND  
DES BERTRAND DE LA GRASSIERE  
CAPITAINE DE VAISSEAU  
COMMANDEUR DE LA LEGION D'HONNEUR  
CROIX DE GUERRE  
1866 - 1954  
FANNY MATHILDE AIMEE CHATEAUMINOIS  
SON EPOUSE  
1872 - 1955  
OBLATS BENEDICTINS

(1) Fille de marin, épouse de marin, elle était, en même temps qu'une parfaite femme du monde, une vraie chrétienne et une vraie Française. Pendant les compagnes de son mari, elle eut la charge de l'éducation de ses enfants et tous se sont efforcés, par leur conduite, de lui rendre hommage en même temps qu'à leur père.

De nombreux témoignages de sympathie avaient été adressés à la famille du capitaine de vaisseau Bertrand, venant de Monseigneur le comte de Paris, de Madame la duchesse de Guise, de S.A.R. le prince Xavier de Bourbon de Parme, de S.A.R. le prince Gaétan de Bourbon de Parme, de la princesse Pierre Murat, née princesse Isabelle de France, etc; Venant de généraux et amiraux, d'officiers, de grands seigneurs, d'écrivains...

Et aussi d'anciens marins, modestes gradés ou sans grade, fiers d'avoir servi sous ses ordres «et en guerre et en paix, et sur terre et sur mer».

-----

«Haut comme une botte, l'air vif», c'est ainsi qu'Henri Ghéon a croqué le commandant Bertrand en 1915. Il était, en effet, plutôt petit, mais parfaitement proportionné et ne perdant pas un pouce de sa taille. Des yeux bleus, très clairs, très intelligents, illuminaient son visage très fin, qui savait être sévère et qui savait aussi sourire.

L'amiral Le Bigot, qui l'avait connu, notamment à la brigade, me disait, il y a quelques années, les surnoms par lesquels on distinguait les deux gendres de l'amiral Chateauminois, de même grade et aux patronymes presque semblables : «Bertaud la Force» et «Bertrand la Grâce». Mais, sous son élégance et sa courtoisie de gentilhomme participant à «la guerre en dentelles», Bertrand la Grâce cachait une vigueur et une énergie que n'a mises en doute personne de ceux qui l'ont connu. Aspirant de marine à la Cac-Ba, jeune lieutenant de vaisseau à Ambalavala, capitaine de frégate commandant un bataillon de marins puis une escadrille de torpilleurs, il fut toujours en possession d'une force à la fois morale et physique, et nul ne se serait aventuré à discuter son autorité.